19e ANNÉE (2e SÉRIE). N° 7 18 FÉVRIER 1897
(CE NUMÉRO A UN SUPPLÉMENT DE 16 PAGES)

L'AMI DU CLERGÉ

REVUE DE TOUTES LES QUESTIONS ECCLÉSIASTIQUES

DOGME, MORALE, LITURGIE, DROIT CANON, ÉCRITURE SAINTE, PATROLOGIE,
HISTOIRE SACRÉE. — LÉGISLATION CIVILE-ECCLÉSIASTIQUE. — PASTORALE, PRÉDICATION,
CATÉCHISMES. — BIBLIOGRAPHIE

DIRECTEUR ET RÉDACTEUR EN CHEF : F. PERRIOT
ANCIEN SUPÉRIEUR DU GRAND-SÉMINAIRE DE LANGRES

Paraît à Langres, tous les jeudis

L'abonnement, pour tout l'univers, est de 15 fr. avec le Supplément : L'AMI DU CLERGÉ PAROISSIAL, *de 10 fr. sans le Supplément.*

Toutes les lettres doivent être adressées à M. le Directeur de l'*Ami du Clergé*, Maison Saint-Pierre, rue Sainte-Barbe, à Langres (Haute-Marne).

L'AMI DU CLERGÉ et les livres

1° Consultations

Q. — En réponse à la question d'un abonné, vous avez dernièrement indiqué sur la couverture de l'*Ami* quelques ouvrages de philosophie scolastique en français, sans appréciation ni analyse.

Je joins mes instances à celles de mon confrère pour vous prier de consacrer une de vos si intéressantes et si sûres consultations bibliographiques à la question des ouvrages de philosophie scolastique publiés récemment en notre langue.

Que voulez-vous y faire ? On ne lit plus avec plaisir, ni, je crois, avec grand fruit, les auteurs latins, quand on est du matin au soir absorbé et distrait par les mille occupations si variées du ministère.

Et pourtant on aimerait, je vous l'assure, à ne pas s'encrasser trop, à ne pas paraître ignorant sur bien des chapitres, même sur la philosophie.

Voulez-vous que je précise un peu ma question, en ce qui me concerne ? Voici : j'aimerais avoir sous la main quelques bons ouvrages français de philosophie d'après saint Thomas et les scolastiques ; non pas précisément des traités classiques, ni des dissertations sur des pointes d'aiguilles métaphysiques. J'aurais trop peur de n'y plus rien comprendre. Non ; mais des livres abordables, faciles à lire et à saisir, même pour ceux qui ne sont pas philosophes de profession, soit sur la philosophie en général, soit sur certaines questions plus importantes de la philosophie.

Ne trouvez-vous pas décidément que notre langue est vraiment un peu pauvre là-dessus ? Si vous connaissez quelque chose qui réponde à mon idée et vaille vraiment la peine d'être acheté, merci à l'avance à vous de vouloir bien me l'indiquer.

R. — Il faut s'entendre. Il y a philosophie et philosophie, ou plutôt, philosophes et philosophes.

Dans une catégorie à part nous mettons les philosophes « de profession », comme vous dites, professeurs et élèves, et ceux aussi qui, par goût, situation ou nécessité d'enseignement quelconque, continuent après leurs études classiques des petit et grand séminaires, d'étudier sérieusement et à fond la philosophie et d'en faire plus ou moins leur préoccupation habituelle. Ceux-là sont au courant de la bibliographie ; nous n'avons rien à leur apprendre. Ils connaissent les bons auteurs et n'ont pas peur de les lire... même en latin, qui est en somme, la langue propre de la scolastique.

Une autre catégorie (à laquelle appartiennent sans doute la plupart de ceux qui nous demandent des indications d'ouvrages philosophiques en français), tout en gardant une lointaine sympathie pour le culte de la métaphysique, une louable curiosité de tout ce qui intéresse l'histoire et les développements de la pensée humaine, répugne cependant à se condamner au dur labeur de l'abstraction et des subtilités de la pensée pure. Ceux-là sont « amateurs » de philosophie. Certes, c'est bien quelque chose, à notre avis. C'est même beaucoup, et nous serions très heureux de les confirmer dans leurs excellentes dispositions.

Ils nous permettront cependant de leur dire la vérité. Ils se font illusion s'ils s'imaginent qu'on peut rencontrer jamais, même en français, un ouvrage sérieux de philosophie, sur une matière quelconque, d'où soient bannies les formules, d'apparence difficile, les analyses profondes, les finesses de distinction qu'exige inexorablement la solution complète de tous ces délicats problèmes, les plus profonds que puisse rencontrer la raison dans le cercle des connaissances humaines.

Il faut donc aborder résolument l'étude d'une question philosophique avec la bonne volonté sous-entendue de se laisser, s'il le faut, mener jusqu'au bout, jusqu'aux sources de la vérité et de l'erreur, jusque là enfin où l'on trouve, après sondage parfois pénible, le roc solide sur lequel on peut en toute sécurité jeter les fondements d'une forte théorie, à conclusions inébranlables.

L'horreur de la métaphysique est l'indice manifeste d'une vocation très insuffisante à l'étude de la philosophie. Soyons de bon compte, en définitive. Est-il une seule question large, dans tous les ordres possibles, spéculatif ou pratique, naturel

ou surnaturel, sciences, arts, sociologie, économie politique, etc., qui ne réclame un travail subtil et persévérant, si l'on veut en pénétrer la solution jusque dans ses dernières racines, en déduire les conséquences jusque dans leurs plus délicates ramifications ?

Donc, n'est-ce pas ? *Age quod agis.* Si vous aimez un tant soit peu la philosophie, allez-y logiquement, crânement, sans crainte de rencontrer le long du chemin, par-ci par-là, quelques formules sèches, quelques réflexions pointues. Ce sera tout bénéfice pour vous, si vous avez la patience de vous appliquer à les pénétrer, les philosophes, — les bons s'entend, les scolastiques surtout, — étant gens habiles à bien remplir leurs mots de fortes idées. L'écorce est piquante, un peu épaisse et dure à casser : mais, la douce liqueur qu'elle renferme !... Essayez-en.

D'ailleurs, nous avouons bien volontiers que tous les maîtres de la philosophie ne sont pas également habiles dans l'art de présenter leur doctrine. Il en est d'obscurs qui ne sont même pas profonds, comme il en est aussi de très lumineux dans l'extrême simplicité de leur langage.

Et nous comprenons fort bien que le lecteur préfère s'épargner les ennuis du travail supplémentaire qu'impose à l'intelligence une rédaction confuse et touffue, un choix maladroit de phrases alambiquées à plaisir. La bonne méthode d'enseignement tient le juste milieu ; elle réduit au minimum le travail de l'étude, en compliquant le moins possible dans les mots l'abstraction déjà assez difficile que réclame la contemplation des idées.

Vouloir un livre de philosophie qui se lirait tout seul, sans plus d'embarras intellectuel que *Corentin Quimper* ou le *Petit Poucet*, serait une évidente absurdité.

Désirer un ouvrage où l'on arrive à voir clair enfin, malgré quelque attention pénible, mais sans fatigue inutile, est un souhait fort légitime : c'est celui de notre correspondant. Peut-être serons-nous assez heureux pour le mettre à même de le réaliser.

Parlons donc des bons ouvrages de philosophie scolastique écrits en français, des plus estimables et abordables seulement ; car il va sans dire que nous ne faisons pas ici une bibliographie complète. Nous ne voulons que répondre pratiquement, et en peu de mots, à la question qui nous a été maintes fois posée, non sans prévenir encore Messieurs les philosophes « de profession », que nous n'écrivons point cet article pour eux : *Paulo minora.* Ceux qui goûtent couramment saint Thomas, Cajetan, Ferrariensis, Capréole, Suarez, Goudin, etc., nous pardonneront notre éclectisme voulu et *pratique*. Dans le fond même, nous croyons un peu qu'ils nous féliciteront d'avoir essayé de ramener par les petits chemins quelques confrères timides, dans leur docte compagnie.

Un mot d'abord des manuels ou traités suivis de philosophie scolastique ; après quoi nous donnerons quelques renseignements touchant certains ouvrages composés sur des sujets spéciaux de philosophie.

A. — Traités de philosophie

1. — Un des plus réussis, à notre avis du moins, jusqu'à présent, est le *Traité de philosophie scolastique* de l'abbé E. Blanc, en 3 vol. in-12 [1]. Ce n'est point profond, ni bien original assurément. Les fins connaisseurs l'ont justement critiqué pour ces deux défauts, qui seraient plutôt des qualités au point de vue spécial qui nous occupe ici.

L'abbé Blanc a tout simplement pris ses inspirations dans les bons manuels classiques : Liberatore, Sanseverino, Zigliara, etc. Il a extrait la quintessence de leur enseignement, fondu de son mieux, dans un ordre qui n'est point toujours parfait, sans être plus mauvais qu'un autre, les controverses *ad mentem D. Thomæ* qu'on trouve développées tout au long dans ces auteurs. Ce n'est pas une pure traduction, ni même une simple collection d'extraits ; M. Blanc est philosophe et érudit ; il y a mis du sien, mais pas assez à notre avis. Qu'importe d'ailleurs sa pensée et son travail personnel, au lecteur français qui ne cherche qu'à rencontrer dans sa langue la bonne doctrine, sous quelque forme vraiment accessible qu'on la lui présente ?

Nous conseillerons toujours très volontiers la lecture de ce *Traité de philosophie scolastique,* parfaitement orthodoxe, et très suffisamment clair, aux laïques désireux de s'instruire à l'école des maîtres de la scolastique, et aussi à ceux de nos confrères qui comprennent la nécessité d'avoir sous la main un ouvrage pratique qui leur rappelle facilement, au besoin, « leur philosophie, » et les mette à même de se préparer utilement à l'étude et à la discussion d'une controverse apologétique sur les grands problèmes du jour.

2. — Nous avons une traduction française de la philosophie de Sanseverino. Tout le monde connaît, au moins pour en avoir entendu parler, les ouvrages du célèbre chanoine de Naples. Son *Compendium* a été pendant longtemps le « manuel » attitré de beaucoup de séminaires. Il possède vraiment des qualités hors ligne, surtout quant à l'érudition.

Aucun livre n'apprend mieux que celui-là à connaître et à goûter le Docteur Angélique. On lui a reproché, non sans raison, un style latin quelquefois obscur par excès de complication et manque de simplicité dans la phrase. Le bon chanoine ne se montre pas non plus toujours assez exigeant dans le choix de ses preuves ; il manque un peu « d'argumentation ». Il faut, à sa décharge, rappeler qu'il a écrit ses œuvres à une époque où l'esprit de critique philosophique était loin d'être aussi subtilement développé qu'aujourd'hui. Il a voulu faire pénétrer la doctrine pure de saint

[1] Paris, librairie Vic et Amat ; 12 fr.

Thomas dans des milieux où l'on n'était, hélas ! guère disposé à la recevoir, encore moins à la comprendre. Qu'il ait sacrifié un peu la rigueur de la logique en certains détails, pour rendre plus facilement visible et admirable dans son ensemble le grand édifice scolastique, voilà certes de quoi il semble difficile de lui faire un gros reproche. D'ailleurs, même à l'heure actuelle, malgré ses défauts, Sanseverino garde son originalité et sa place d'honneur dans les bibliothèques philosophiques sérieuses, et nous savons des esprits curieux qui ont, en somme, plus retiré de sa lecture, comme substance et moëlle de doctrine thomiste, que de l'étude d'auteurs plus serrés, plus subtils, plus exacts si l'on veut, mais enfin — comment dirons-nous ? — moins artistes, moins habiles à persuader et à gagner la sympathie du lecteur.

On a traduit en français le *Compendium* et aussi les *Elementa* de Sanseverino [1]. Les traductions sont fidèles et bien écrites. Voilà donc encore pour le lecteur français une bonne mine à exploiter. Une « mine », c'est le mot juste; car, outre son travail personnel, Sanseverino accumule à l'appui de ses explications, des trésors de citations et références de tout genre dont la richesse n'a pas encore été dépassée. Avec lui on a toute une bibliothèque d'auteurs à consulter, et cela peut rendre service.

S'il était moins vieilli et rédigé avec une méthode plus rigoureuse et plus claire, nous le donnerions volontiers comme le meilleur cours de philosophie qui existe en français à l'heure actuelle, bien entendu au seul point de vue purement scolastique et thomiste.

3. — Le P. Cornoldi, S. J., s'est fait une bonne place parmi les maîtres contemporains de la philosophie scolastique. Son manuel de philosophie rédigé en italien a de la valeur. Il est court, bien ordonné et de lecture facile. Il est trop court même et se ressent un peu d'avoir été composé sous une inspiration d'ordre polémique. Certaines questions, alors vivement controversées, y sont développées outre mesure, au détriment des autres, d'où absence d'équilibre dans l'ensemble. On a traduit ce petit volume [2] et l'on a bien fait. A défaut des précédents, il serait fort utile. Sa brièveté même, qui n'exclut point une clarté de composition remarquable, pourrait être appréciée comme bonne qualité par ceux qui n'aiment pas les longueurs. Si l'on ne tient pas trop à l'argent, on fera mieux cependant de prendre Blanc ou Sanseverino, ou le suivant.

4. — Les *Eléments de philosophie chrétienne* [3], de M. Gouin, ne justifient pas tout à fait leur titre. L'auteur, à notre avis, aurait dû intituler son travail *Catéchisme de philosophie scolastique*. Il y aurait gagné de se faire lire davantage ; car, à l'heure actuelle, les catéchismes de tout genre sont fort bien accueillis du public. Il y aurait gagné aussi de s'éviter la critique légère que nous nous permettons de lui adresser ici. Son plan général, en effet, le choix discret des questions et la concision voulue de ses réponses, ne donnent pas tout à fait ce qu'on est en droit d'attendre d'un « cours » régulier et suivi de philosophie scolastique. M. Gouin sans doute serait tout le premier à regretter que professeurs ou élèves de nos séminaires prissent son livre comme Manuel ou Traité suffisant de philosophie.

Ceci dit, afin de bien mettre les choses au point, nous serons tout à l'aise pour louer comme il le mérite cet original et très curieux travail, unique dans son genre jusqu'à présent.

Imaginez-vous la philosophie scolastique exposée par demandes et réponses, comme dans nos catéchismes ; tout cela rédigé en formules françaises nettes, bien expressives et d'une rare clarté, et vous aurez une idée de ces nouveaux *Eléments de philosophie.*

L'auteur est fervent disciple de saint Thomas et de l'école thomiste, cela se voit assez au choix des opinions qu'il adopte en matière controversée, et d'ailleurs aussi dans la Préface, où M. Gouin prévient franchement le lecteur qu'il n'a pas eu d'autre ambition que de résumer Zigliara, Liberatore, Sanseverino.

Peut-être même, à cause de cela, quelques esprits pointilleux trouveront-ils qu'il n'est pas tout à fait exact de tenir pour synonymes les deux expressions philosophie *thomiste* et philosophie *chrétienne*, s'il est vrai que, dans la scolastique même, il y a, en dehors de saint Thomas et de son école, place pour des doctrines et opinions que l'Eglise elle-même regarde comme « suffisamment chrétiennes. » A quoi sans doute on pourrait répondre que Sanseverino, thomiste, a bien mis ses œuvres sous le titre : *Philosophia christiana,* et qu'en définitive la philosophie de saint Thomas d'Aquin prise dans son ensemble mérite mieux que toute autre d'être considérée comme la philosophie « officielle » de l'Eglise ; ceux qui en douteraient feront bien de relire l'encyclique *Æterni Patris* de Léon XIII.

Mais revenons à la substance de nos *Eléments.*

Il n'est rien de plus difficile au monde, rien qui réclame plus de science profonde et de labeur que la rédaction des abrégés, des « sommes, » comme on disait jadis. Aussi n'est-il point de livres plus rares que ceux-là dans notre littérature catholique. Malgré sa modeste apparence et la simplicité voulue de son allure, ce catéchisme abrégé de philosophie a dû coûter un travail énorme à son auteur, étant donné surtout le soin qu'il a pris de pousser jusqu'aux extrêmes limites du scrupule l'exactitude et *l'orthodoxie thomiste* de ses réponses.

Leur concision même, où nous voyons une des

[1] (Paris, Lethielleux). Le *Compendium* trad. sous le titre : *Manuel de philosophie chrétienne*, est en 2 vol. in-8° : pr. 8 fr. — Les *Eléments* sont en 3 vol. pr. 24 fr. (Avignon, Séguin).

[2] *Leçons de philosophie scolastique,* gr. in-8°, 7 fr. Paris, Lethielleux.

[3] Paris, Lethielleux, 2 in-8°, pr. 6 fr.

meilleures qualités de l'œuvre, encore que plusieurs soient exposés à la trouver exagérée, plaira et rendra grand service à ceux qui aiment les problèmes nettement posés et résolus, qui n'ont ni le goût ni le loisir de s'attarder aux longues discussions, mais n'en veulent pas moins avoir sous la main, sans longues recherches, la formule exacte de la doctrine.

Orthodoxe, la doctrine philosophique dont les *Eléments* nous donnent ici le résumé, l'est assurément et dans le sens — si l'on peut ainsi parler — le plus *ultramontain* du mot. L'*imprimatur* du Maître du Sacré-Palais à Rome, n'est point, canoniquement parlant, une approbation proprement dite, non plus d'ailleurs qu'un *imprimatur* quelconque. On ne saurait nier cependant qu'il constitue une garantie sérieuse, et M. Gouin peut être assuré que, en le sollicitant, il a donné à son livre une chance de plus de favorable accueil et de succès auprès des penseurs catholiques.

Nous conseillons très volontiers l'acquisition de cet ouvrage français à tous ceux de nos confrères qui,ayant jadis étudié et continuant d'aimer saint Thomas, voudraient s'offrir l'agrément de repasser dans une lecture courte et facile leur philosophie d'autrefois.

Nous croyons aussi que le caractère très simple et tout élémentaire de cet excellent résumé permet de le recommander aussi à l'attention des laïques ou autres personnes curieuses des choses de la philosophie, à celles surtout qui sont à même de se faire expliquer par une autorité compétente, en cas de besoin, les réponses un peu trop courtes et insuffisamment développées qu'exigeait la rédaction nécessairement sobre et condensée d'un pareil travail.

L'auteur nous permettra-t-il l'expression d'un très léger *desideratum ?* Le caractère d'impression est bien gros, le papier bien épais, le nombre de pages par volume, bien restreint. Il nous semble qu'il y aurait avantage pour une seconde édition à fondre ces deux volumes en un seul. La forme serait ainsi mieux en rapport avec le fond ; le prix serait moins élevé, et les *Eléments*, ainsi réduits à un format plus abordable, seraient, croyons-nous, plus assurés du succès que nous leur souhaitons et que certainement ils méritent.

5. — Le P. Castelein, S. J., a publié en Belgique (1887-1890) un *Cours de philosophie* en français [1] qui n'est pas assez connu chez nous. L'occasion se présente d'en parler, nous la saisissons volontiers, car c'est là vraiment un ouvrage de grande valeur.

Les *Eléments* de M. Gouin ne seront point accusés de donner beaucoup dans les « nouveautés scientifiques » du jour ; nous trouvons même qu'ils ne s'en préoccupent vraiment pas assez ; le reproche tout juste contraire pourrait être adressé au *Cours* du P. Castelein ; non pas certes qu'il y ait là trop de « sciences » et de controverse contemporaine : nous n'en trouvons jamais trop dans ces sortes de livres qui se proposent le très louable but de faire pénétrer les enseignements de la scolastique tout au fond de la cervelle de nos modernes penseurs et savants de tout ordre. Mais il nous semble que le P. Castelein sacrifie un peu la *métaphysique* à la *physique*. Chez M. Gouin, c'est tout l'inverse. Voilà donc deux ouvrages qui, inspirés au fond par le même zèle et la même pensée de vulgarisation scolastique, s'adressent pourtant à des catégories de lecteurs bien différentes.

Le *Cours de philosophie* du P. Castelein comprend trois volumes : I *Logique*, II *Psychologie*, III *Morale.* Voilà, en trois mots, qui en dit long, et même qui dit tout ce qu'il y a à savoir de la méthode et du genre de l'auteur. Pas de *Cosmologie*, ni de traité spécial d'*Ontologie* ou *Métaphysique*. C'est une lacune évidemment, au point de vue didactique de l'enseignement classique de la philosophie de l'Ecole.

Mais nous croyons bien que cette lacune, le P. Castelein l'a voulue et non sans bonnes raisons. Il nous semble qu'il a cherché avant tout à faire pièce à la philosophie universitaire, en la suivant très exactement sur son propre terrain, en la combattant avec ses propres armes ; quitte à négliger les complications d'une stratégie trop classique, inutile en pareil cas. N'est-ce point là, en définitive, une bonne manière de lutter et de vaincre ?

Les amis « d'antiquités » et de « subtilités métaphysiques » en trouveront toujours, tout à leur goût, dans Aristote et Cajetan. Ce qui se rencontre moins aisément, c'est une philosophie vraiment scolastique, qui vit de notre vie, qui pense et parle comme pensent et parlent les hommes de notre siècle, qui se lance bravement en pleine mêlée de mouvement scientifique, anime de son sang, généreux toujours, les plus physiques et naturelles controverses de notre époque et démontre victorieusement que l'Eglise n'a pas tort, quand elle nous dit, par la voix de ses papes, que le soleil de l'Ange de l'Ecole est la seule lumière qui puisse efficacement éclairer les théories scientifiques de tous les temps.

On a souvent demandé que la scolastique se rajeunisse, abandonne ses méthodes et son langage prétendus « barbares ». Lisez le P. Castelein et vous verrez enfin résolu, très convenablement, sur plus d'un point, ce fameux problème.

Encore une fois, n'allez pas chercher dans ces trois volumes l'écho des savantes discussions métaphysiques d'antan ; vous seriez déçu. Mais si vous voulez voir clair, par exemple dans la théorie de l'hypnotisme, dans la controverse des localisations cérébrales, dans la synthèse si complexe des phénomènes de la sensation tels que nous les ont révélés les plus récentes découvertes de la physiologie et de la médecine, l'énorme volume consacré à la *Psychologie* vous donnera toute satisfaction. Nous ne connaissons rien de plus fouillé et de mieux exposé, pour le moment, en fait de psy-

[1] Louvain, Peeters.

chologie scolastique comparée et harmonisée avec les données de la science la plus moderne.

Le volume de *Morale* répond aussi très spécialement aux besoins de l'heure présente. On sait la place prépondérante que prend depuis quelques années le « problème moral » dans la préoccupation de nos littérateurs et penseurs philosophes. C'est encore là une question que peut-être les anciens scolastiques n'avaient pas traitée avec toute la précision de langage et la rigueur de méthode qu'exigent les procédés de la critique contemporaine. La *Morale* du P. Castelein, au double point de vue de l'histoire des doctrines et de la solidité de l'argumentation, est vraiment tout à fait remarquable. Nous en dirons autant de sa *Logique*, un peu moins réussie cependant à notre avis, mais néanmoins adaptée merveilleusement à la solution des difficiles questions de critériologie que la raison « raisonneuse » des ennemis de notre foi n'a cessé de soulever depuis « l'induction » de Bacon et le « doute méthodique » de Descartes.

Le problème de la *ceritude*, le problème de la *connaissance*, le problème de la *morale*, toute la philosophie contemporaine tourne autour de ces trois pivots. Ceux qui aiment leur siècle, sans vouloir lui sacrifier les souvenirs et traditions du passé, *nova et vetera*, liront avec fruit et plaisir cet excellent *Cours de philosophie*. Souhaitons que l'auteur, passé maître dans la connaissance des théories scientifiques modernes, nous en donne une édition plus complète où il réservera une juste place aux indispensables problèmes de la métaphysique et de la cosmologie.

6. — Nous nous en tenons là, pour le moment. Il est d'autres bons « cours de philosophie » du même genre, écrits en notre langue. Notre silence à leur endroit n'est pas une condamnation. Mais nous devions nous borner, et ne signaler strictement que les livres de travail les plus pratiques et les plus abordables, en même temps que les plus scolastiques et « orthodoxes, » conformément à la question qui nous était posée [1].

Rappelons en terminant cette première partie de notre étude, pour compléter les renseignements que nous y avons donnés, qu'il existe une excellente *Histoire de la philosophie*, celle du cardinal Gonzalez [2] dont nous avons rendu compte avec détail et éloges bien mérités dans l'*Ami du Clergé* (1896, p. 470). Tout « amateur » ou étudiant de philosophie doit l'avoir dans sa bibliothèque. Pour les idées comme pour les faits, rien de précieux comme une bonne histoire.

B. — Monographies et traités spéciaux

C'est ici surtout que nous sommes embarrassé pour limiter le champ de nos indications bibliographiques. Par deux fois, encore tout récemment, on nous demandait sur notre couverture, d'indiquer « des livres de philosophie scolastique en langue française sur des sujets spéciaux. » Comment répondre à une pareille question avec chance de la résoudre à la satisfaction de tous ceux qui nous liront ? Essayons cependant.

Faisons provisoirement la part du feu, et restreignons-nous aux œuvres d'ordre spécial les plus récentes ou les plus utiles, pratiquement parlant : nous voulons dire les plus suggestives et aptes à aider, vite et puissamment, dans leur travail ceux qui ont encore le goût de la philosophie scolastique.

1. — Nous mentionnons de suite avec grande satisfaction deux collections précieuses (Gardair et Farges) que l'*Ami* a indiquées plus d'une fois à ses correspondants, sans en donner cependant aucun compte rendu analytique un peu détaillé.

La première est due à la plume de M. Gardair, professeur libre de philosophie en Sorbonne. Elle comprend actuellement quatre volumes dont voici les titres [1] :

Corps et âme (Introduction à la philosophie de saint Thomas), 1 vol.

Les Passions et la Volonté, 1 vol.

La Connaissance, 1 vol.

La Nature humaine, 1 vol.

Voilà certes de bonne philosophie scolastique et « du saint Thomas » le plus pur en très bon français. Contrairement au préjugé fort répandu parmi les indifférents, et aussi parmi les ignorants, ces dissertations, de doctrine profonde et subtile, autant que l'est la doctrine elle-même du Docteur Angélique, se lisent et se comprennent avec une merveilleuse facilité, tant il est vrai que la vérité sait toujours plaire quand on sait bien la présenter.

Dans son exposition, très ample, de méticuleuse exactitude, et distribuée en un ordre parfait, M. Gardair cherche avant tout à mettre en relief la pensée de saint Thomas d'Aquin, dégagée des formules plus ou moins techniques qui en obscurcissent trop souvent l'éclat dans certains auteurs. Nous avons été nous-même surpris de voir avec quelle étonnante facilité la langue française se prête à ce genre assez nouveau de commentaire de la *Somme théologique*. La souplesse de style de l'auteur y est pour quelque chose, pour beaucoup, nous le savons ; mais que pourrait l'artiste le plus habile sur une matière réfractaire à l'expression de son idéal ? Soit dit en passant pour éclairer la religion de ceux qui prétendent que saint Thomas n'est ni traduisible, ni explicable sérieusement en notre langue. Voilà un fait, entre bien d'autres, qui démontre une fois de plus le contraire.

M. Gardair publie dans ces quatre volumes les conférences qu'il a faites à la Sorbonne (depuis l'année 1890) dans son Cours libre de philosophie, devant un auditoire d'élite. C'est assez dire le soin

[1] Mgr Mercier, de Louvain, a publié un *Cours de philosophie* que nous présumons devoir être excellent, vu la notoriété de son auteur. Nous regrettons de ne pouvoir rien en dire, faute de le connaître.

[2] Paris, Lethielleux, 4 vol. in-8° ; prix 24 fr.

[1] Paris, Lethielleux ; chaque vol. : 3 fr. 50.

qu'il a apporté à la forme littéraire de son enseignement. On verra, par le très court résumé que nous allons en donner, le soin scrupuleux qu'il a eu toujours aussi de ne faire entendre à ses auditeurs que la parole même du Docteur Angélique.

Corps et âme. Vue générale d'ensemble sur la philosophie de saint Thomas. Cette partie a servi d'introduction au cours. Les questions y sont plutôt annoncées et substantiellement résumées qu'approfondies; l'auteur se réservait d'y revenir avec tout le détail utile dans les années suivantes.

Ce volume comprend : l'esquisse, en grandes lignes, de la théorie de la *matière et de la forme — des puissances de l'âme — de l'union de l'âme et du corps — de la connaissance — du libre arbitre.* C'est de toute la collection celui que nous aimons le moins, pour cette raison que, étant une introduction, il donne à la fois trop et trop peu, inconvénient inhérent au plan adopté par l'auteur, et qui devait disparaître dans les volumes suivants.

Les passions et la volonté. Excellent volume à notre avis et très particulièrement recommandable aux psychologues et moralistes de toute catégorie. Rien n'est lumineux et pourtant ignoré comme la théorie scolastique des passions. Nos modernes, déroutés par la fausse direction qu'a donnée Descartes à l'étude de la sensibilité, déraisonnent à perte de vue sur ce chapitre fondamental de la *psychologie.* M. Gardair les interprète judicieusement et les corrige au besoin avec un plein succès dans ses remarquables études sur : *les passions en général, — l'amour et la haine, — le plaisir et la douleur, — l'espérance et le désespoir, — la crainte et l'audace, — la colère.* La seconde partie du volume, consacrée à la volonté et au libre arbitre, paraîtra moins nouvelle, le problème ici étant beaucoup plus connu. L'auteur y examine avec beaucoup de profondeur et de fidélité au texte de saint Thomas les difficiles problèmes *du déterminisme, — de l'empire de la volonté, — et du bonheur.*

Le troisième volume traite de la *connaissance* à son double point de vue, *sensitif* et *intellectuel.* L'auteur y donne la *théorie de la connaissance* en général, — la *théorie des sens externes et internes* et de *l'objectivité des sensations,* — enfin la *théorie de l'entendement* dans sa quintuple fonction : *perception simple, — intelligence des principes, — raisonnement, — conscience, — mémoire.*

Le quatrième et dernier volume est comme une magistrale synthèse des précédents, éclairée d'un nouveau jour et enrichie d'aperçus généraux que l'auteur réservait pour cette conclusion d'ensemble de son enseignement de la philosophie de saint Thomas. Il y traite : *de la raison et de la foi, — de la matière et de la forme, — de la vie, — de l'âme des bêtes, — de l'âme humaine, — de l'union des formes substantielles avec la matière,* spécialement chez l'homme, — *de l'âme séparée du corps.*

N'était l'ordre un peu libre qui y règne, ce dernier traité *de la nature humaine* pourrait passer pour un manuel français de philosophie scolastique et prendre très honorablement place à côté de ceux que nous avons mentionnés plus haut.

Le seul reproche qu'on pourrait adresser à M. Gardair porte sur l'ensemble de sa collection et l'imperfection, plus apparente que réelle, du plan qu'il a cru devoir adopter. Il y a des répétitions que justifient sans doute les nécessités pratiques de l'enseignement, genre conférence, mais que la lecture suivie des quatre volumes rend plus difficiles à accepter. Et cependant, il est juste d'ajouter que ces répétitions sont plus dans les titres et sujets de dissertations que dans les idées. Aussi croyons-nous qu'il y a quand même très grand profit à posséder et à lire d'un bout à l'autre cette œuvre très originale, très attachante et admirablement faite pour inspirer au lecteur français le goût des plus profonds enseignements de saint Thomas d'Aquin et de son école.

M. Gardair annonce comme étant en préparation trois nouveaux volumes qui auront pour titre : *Les Vertus naturelles, — Les Lois, — Dieu.* Souhaitons qu'il ne nous les fasse pas attendre trop longtemps.

2. — Non moins remarquable dans son genre est la série des *Etudes philosophiques* publiées par l'abbé Farges, « pour vulgariser les théories d'Aristote et de saint Thomas et leur accord avec les sciences ». Cette collection comprend actuellement sept volumes sur différents sujets de philosophie. En voici les titres : [1]

I. — *Théorie fondamentale de l'Acte et de la Puissance, du Moteur et du Mobile ;*

II. — *La Matière et la Forme en présence des sciences modernes ;*

III. — *La Vie et l'Evolution des Espèces ;*

IV. — *Le Cerveau, l'Ame et les Facultés ;*

V. — L'*Objectivité de la perception des sens externes et les théories modernes ;*

VI. — *L'Idée de continu dans l'Espace et le Temps* ;

VII. — *L'Idée de Dieu d'après la Raison et la Science.*

Un nouveau volume est annoncé pour paraître prochainement, sur *La Liberté.*

M. Farges procède autrement que M. Gardair et poursuit un but assez différent. Son genre se rapproche davantage de celui du P. Castelein, dont nous parlions tout à l'heure. Préoccupé avant tout de montrer la pleine harmonie des grandes théories de la philosophie scolastique avec les « sciences modernes », il s'attache de préférence aux questions contemporaines les plus controversées, ainsi que l'indiquent suffisamment les titres de ses *Etudes.*

Plus soucieux de la précision des pensées que des agréments du style, il s'adresse plutôt à

[1] Paris, Roger. — Les prix des vol. varient suivant leur importance, de 2 à 6 fr. 50.

l'intelligence qu'à l'imagination de son lecteur : peut-être même néglige-t-il trop parfois les précautions de langage, ce je ne sais quoi de simple et pratique dans la manière de dire qui est de rigueur, semble-t-il, dans tout travail de « vulgarisation », surtout à l'usage du lecteur français.

Moins faciles à lire que les dissertations de M. Gardair, les *Etudes* de M. Farges, en revanche, sont plus fouillées, plus analytiques, et de nature à rendre plus de services aux professeurs, aux élèves et autres gens sérieusement appliqués à l'étude de la philosophie. Ce n'est pas à dire que le premier venu, même sans grande préparation, n'y puisse trouver beaucoup à prendre et à retenir. Ce n'est pas sans bon motif que nous les mentionnons ici comme répondant pratiquement à la demande de renseignements qui nous est adressée par des confrères, évidemment peu ou point « philosophes de profession ». Nous croyons néanmoins que ces dissertations classiques, d'allure et de méthode assez rigoureuses, réclament une lecture fort attentive et une volonté bien déterminée de creuser à fond les problèmes qui s'y trouvent résolus.

M. Farges n'a rien négligé pour atteindre le but très spécial qu'il s'est proposé : « l'accord des théories de saint Thomas et d'Aristote avec les sciences ». Aussi le côté « science moderne » de ses dissertations est-il traité avec un soin tout particulier. Histoire des erreurs, narrations d'expériences, exposition des théories à la mode, descriptions anatomiques et physiologiques, avec planches à l'appui, citations de bonnes autorités d'après les plus récents et illustres savants, rien n'y manque de ce qui peut intéresser les chercheurs désireux de voir comment les vieilles théories d'Aristote et de saint Thomas restent, aujourd'hui comme jadis, inébranlables dans leur certitude et fécondes dans leurs applications, quand on sait les bien entendre et en tirer toutes les conséquences qu'elles comportent.

Cette excellente série d'*Etudes philosophiques* nous paraît être le complément des travaux classiques du séminaire, comme celle de M. Gardair serait le complément, — plus laïque pour ainsi dire et à la portée de tout le monde, — d'une éducation intellectuelle ordinaire et sérieuse, telle qu'on la rencontre chez ceux qui se souviennent un peu d'avoir « fait leurs classes » et gardent un esprit ouvert sur les problèmes de la philosophie.

3. — En *Métaphysique*, nous n'avons rien ou presque rien à noter, en fait de bons ouvrages rédigés en français. Cette partie est plus difficile à traiter ; elle serait moins lue. Voilà pourquoi on la néglige. C'est un malheur. Car, en fin de compte, toute la philosophie est là comme dans sa racine et dans sa source. Il n'est pas une seule question dont la solution n'emprunte à la métaphysique quelques-uns de ses principes ; et, chez un professeur ou un auteur de philosophie, tant vaut le métaphysicien, tant vaut le philosophe.

Malheureusement, si l'étude de la métaphysique se laisse encore aisément aborder dans ses applications aux différentes branches de la spéculation intellectuelle ou cosmologique, l'étude séparée de ses principes présente, à cause de son abstraction même et de son universalité, de réelles difficultés qu'on ne surmonte pas sans un vrai courage et une sorte de vocation et de feu sacré.

Signalons cependant quelques efforts assez heureux pour amener le lecteur français à réfléchir sur un si grave, si profond et si important sujet.

M. Domet de Vorges a publié deux petits volumes [1] intitulés *La Métaphysique en présence des sciences*, et *Essai de Métaphysique positive*, qui ne sont point sans valeur. L'auteur, excellent scolastique, y expose fort bien la nature de la métaphysique et son « objectivité ». Ces deux opuscules admirablement écrits, et fort bien pensés, sont à lire. Nous les recommandons, en attendant mieux, à ceux qui aiment aller au fond des choses, à se rendre compte de la solidité de l'édifice scolastique par l'examen minutieux des bases sur lesquelles il s'appuie.

A signaler aussi, un peu dans le même ordre d'idées, un bon livre du P. de Régnon, S. J., *La Métaphysique des causes* [2]. Ce n'est pas toute la métaphysique, mais une de ses plus utiles et intéressantes parties. Le P. de Régnon a résolu là un problème assez difficile : développer en un fort vol. in-8°, toute la théorie scolastique *des causes*, théorie profonde et subtile comme l'on sait, et cela en français, ma foi ! très intelligible, absolument clair et aisé à saisir dès la première lecture. Souhaitons qu'un si bel exemple ait des imitateurs.

M. Farges nous a déjà donné *L'Acte et la Puissance*, l'*Idée de continu dans l'Espace et le Temps* ; M. de Vorges, de bonnes notions fondamentales sur la *Métaphysique générale* dans ses rapports avec les sciences et le positivisme ; le P. de Régnon, un très remarquable traité *Des Causes*. Qui nous écrira quelque chose de solide et de lisible sur l'*Analogie de l'être*, la théorie *Des Prédicaments*, la *substance* et l'*accident*, la *quantité*, la *qualité* ; sur l'*essence et l'existence*, la *subsistance* et le principe d'*individuation*, etc. ? Tout cela manque, et beaucoup plus qu'on ne croit, à notre littérature française philosophique.

4. — Nous avons bien tout cela, il est vrai, dans le célèbre ouvrage du P. Kleutgen, *La philosophie scolastique* (4 vol. in-8°) [3]. Mais, grand Dieu ! à quel criminel peut-on imposer le supplice d'une pareille lecture ? La traduction est « littéralement » parlant, bien faite et même plus intelligible, à beaucoup près, que l'original ; mais elle reste inabordable quand même à la masse des lecteurs. Les fins connaisseurs s'en tirent encore à peu près ; leur science supplée aux lacunes et à l'obscurité du texte. Les autres n'y voient rien, sinon des mots, des répétitions fatigantes, un désordre parfait, une confusion inex-

[1] Paris, Perrin : 2 fr. 50 et 3 fr. 50.
[2] Paris, Retaux : pr. 12 fr.
[3] Paris, Gaume : 20 fr.

tricable. Et remarquez que c'est presque un chef-d'œuvre tout de même, au fond, pour qui arrive à en pénétrer les secrets à travers les défauts de la rédaction. Quel dommage que le P. Kleutgen n'ait pas trouvé une plume française capable de le paraphraser en le corrigeant, capable de le mettre en ordre, de l'éclairer enfin, de manière à nous rendre sa lecture supportable ! Cet ouvrage n'en a pas moins fait époque dans l'histoire de la philosophie scolastique en France. Il n'est pas également obscur partout : beaucoup, — les courageux, — l'ont lu malgré tout avec fruit. Nous ne voudrions pas le conseiller au premier venu. Il est bon cependant que les philosophes « de profession » l'aient sous la main.

5. — La *Cosmologie* pourrait nous fournir un catalogue plus abondant si nous voulions seulement rappeler les titres des nombreux ouvrages et opuscules qu'a suscités, en langue française, la chaude et toute récente dispute sur la *matière* et la *forme*. On s'est dit, de part et d'autre, beaucoup de vérités et de choses désagréables. Les œuvres de passion ne durent qu'un temps ; celles-là, comme les autres, disparaîtront ; elles ont presque disparu déjà. Une œuvre maîtresse, absolument hors ligne, reste cependant au milieu de tout cela, une œuvre calme, profondément pensée et solidement écrite : c'est le *Composto umano* du P. Liberatore. Nous en avons une excellente traduction française intitulée *Du Composé humain* [1]. C'est un travail hors pair, qu'il faut avoir lu si l'on veut parler convenablement de l'union substantielle de l'âme et du corps dans l'homme, ainsi que de la fameuse question de la *matière* et de la *forme*. Longtemps encore le *Composé humain* restera l'ouvrage classique sur ce sujet. Il a acquis dès son apparition une grande célébrité ; il n'a pas cessé de la mériter.

6. — Nous sommes plus riches en *Psychologie*. Laissons de côté les thèses fort intéressantes publiées là-dessus dans ces dernières années par les candidats aux grades académiques dans les universités catholiques libres de France et de Belgique. Contentons-nous de signaler au lecteur français deux publications extrêmement remarquables où il trouvera traitée de mains de maîtres la capitale question de l'*Origine des idées*.

C'est d'abord la traduction française, admirablement réussie, d'un autre livre bien connu aussi du P. Liberatore, sous le titre *Traité de la connaissance intellectuelle* [2]. Aucun problème n'a plus que celui-là passionné nos penseurs contemporains. D'où nous viennent nos idées ? Comment se forment-elles ? Quelle est la genèse des fameuses notions universelles, des *Universaux ?* Sont-ce de purs *flatus vocis*, ou des concepts auxquels correspondent dans la nature des réalités objectives ? Par quelle mystérieuse opération pouvons-nous transformer en idées universelles les impressions et données tout individuelles et concrètes de la sensation externe et interne ? Comment s'accomplit dans le sanctuaire profond de notre intelligence, comme au ciel au sein de la pensée divine, la génération ineffable de notre verbe ? Qui a raison enfin, de l'idéalisme Platonicien ou du réalisme mitigé d'Aristote ? On aura beau faire, la controverse philosophique de tous les temps roulera toujours, éternellement, autour de ces problèmes essentiels de la connaissance humaine.

Nous avons beaucoup de livres anciens et modernes sur tout cela. Aucun, à notre avis, n'est aussi lumineux et absolument démonstratif que ce chef-d'œuvre du P. Liberatore, son *Traité de la connaissance intellectuelle*. Une traduction, de tout point parfaite comme clarté de style et tournure française, met à la portée du premier venu, sans formules difficiles d'aucune sorte, ce trésor d'érudition et de doctrine, aussi simple que profonde, que le P. Liberatore est allé puiser à la grande source, dans les enseignements du Docteur angélique.

Nous avons rencontré souvent des curieux, même des laïques, qui nous interrogeaient sur le problème de la connaissance. Nous les avons renvoyés au P. Liberatore. Tous nous ont remercié et pas un ne s'est plaint d'avoir éprouvé trop de difficulté à le comprendre. Nous tenons ce livre pour le meilleur qui existe en langue française sur ce point spécial de psychologie, la théorie de la connaissance intellectuelle.

7. — Le P. Zigliara a composé lui aussi un ouvrage assez volumineux pour réfuter les erreurs de nos modernes ontologistes. Une traduction française en a paru sous le titre : *De la lumière intellectuelle et de l'ontologisme*, dans les tomes II et III d'une collection des *Œuvres philosophiques* [1] du cardinal Zigliara, publiée récemment en notre langue.

Ce travail, issu d'une inspiration de polémique, se ressent un peu des conditions assez spéciales de temps et de personnes au milieu desquelles il a été composé. La controverse y domine et s'allonge quelquefois beaucoup, non pas trop, pour les besoins du temps, mais trop peut-être pour le lecteur actuel, qui s'intéresse moins à ces combats passionnés dont l'écho souvent n'est que faiblement parvenu à ses oreilles.

Cette réserve faite, le traité du cardinal Zigliara sur la *Lumière intellectuelle* reste pour nous un des meilleurs modèles du genre. Nous lui préférons Liberatore au point de vue de la simplicité et de la clarté de l'exposition ; mais il a sur lui l'avantage de donner une plus large place à la solution des objections et difficultés de toute sorte qu'on peut opposer à la théorie scolastique de la *Connaissance ;* avantage qu'un lecteur ordinaire goûterait peu, sans doute, mais qui serait grandement apprécié des professionnels de l'étude de la

[1] Edité d'abord chez Briday, Lyon. — Nous ne savons pas où il se trouve à l'heure actuelle.
[2] Paris, Berche ; un vol. in-8°, prix : 6 fr.

[1] Lyon, Vitte et Perrussel, 3 vol. in-8, 15 fr.

philosophie. Cette traduction, d'ailleurs, comme la précédente, est merveilleusement réussie et se lit sans difficulté ni fatigue d'aucune sorte.

Voilà donc encore, pour ceux que la chose intéresse, un bon livre « en français » sur une question de philosophie scolastique, à mettre dans leur bibliothèque.

Arrêtons-nous là pour aujourd'hui.

Vous nous demandiez, cher confrère, de bons ouvrages écrits en français sur la philosophie scolastique. Vous voyez qu'il en existe, et d'excellents. Nous ne pouvons, faute de temps et d'espace, vous indiquer que les meilleurs au double point de vue de leur valeur intrinsèque et de leur utilité pratique. Ceux-là vous aideront à en connaître d'autres ; et pour peu que vous ayez le goût de lire une revue spécialement consacrée aux études de philosophie scolastique (*Annales de philosophie chrétienne*, — *Revue thomiste*, de Fribourg, — *Revue néo-scolastique*, de Louvain, etc...), vous serez vite à même de compléter votre collection de bons auteurs en y ajoutant des travaux de même ordre, plus récents ou de moindre importance.

Q. — Vous nous avez donné dans les numéros du 11 et du 18 juin 1896 un traité extrêmement savant sur le Saint-Esprit. Son rôle dans la sainte Trinité, son action personnelle et son action commune avec les deux autres personnes divines sont expliqués d'une manière plus claire et plus détaillée que je ne l'avais jamais vu, quoique j'aie déjà lu bon nombre d'ouvrages sur ce sujet. Pourtant il me semble qu'il manque quelque chose à ce traité pour être complet.

Vous n'avez rien dit des dons du Saint-Esprit, ni des béatitudes, et de leurs rapports avec les vertus et avec les vices, comme l'a fait Mgr Gaume dans son grand traité du Saint-Esprit. Je sais bien que ce n'était pas là votre but, puisque vous ne vouliez donner en réponse au vénérable chanoine, votre correspondant, qu'une monographie de la troisième personne de la sainte Trinité. Néanmoins je vous assure que plusieurs de vos lecteurs seraient contents de voir ce sujet complété par un résumé substantiel et exact de ce qui a été dit de mieux sur les différents dons du Saint-Esprit, sur leur opposition avec les péchés capitaux, sur leur part d'influence dans la formation des vertus théologales et cardinales, et pourquoi n'ajouterais-je pas sur leurs rapports avec les sept demandes du *Pater*, puisque vous annonciez dernièrement un ouvrage de Mgr Curé sur ce sujet, et que vous promettiez d'y revenir, ajoutant que la chose en valait la peine ? Elle en vaut la peine en effet, et je vous avoue que pour ma part je serais très curieux de voir comment l'auteur, que vous avez loué dans votre *Petit Courrier* du 21 mai 1896 (p. 139 de la couverture), a su établir les rapports qu'il annonce entre chacune des demandes de l'Oraison dominicale, et l'un des sept dons du Saint-Esprit d'une part, l'un des sept péchés capitaux et l'une des sept vertus théologales ou cardinales, d'autre part, et enfin l'une des huit béatitudes.

Si vous vouliez nous donner une vue d'ensemble de ces rapports, cela compléterait heureusement, ce me semble, ce que vous nous avez dit du rôle et de l'action du Saint-Esprit, dans la sainte Trinité, et cela ne pourrait que nous faire mieux comprendre et mieux goûter la prière par excellence que Dieu lui-même nous a enseignée.

R. — Vous avez parfaitement raison. Nous ne voulions pas, dans nos articles du 11 et du 18 juin, donner un traité complet du Saint-Esprit, pour le motif bien simple qu'il nous aurait fallu un volume pour cela. Mais il peut être utile d'ajouter à cette monographie du Saint-Esprit, qui vous a plu, et à une étude précédente sur les dons du Saint-Esprit donnée en 1892 (pp. 389 sq.) et que vous semblez ignorer, quelque chose de plus détaillé sur l'action du Saint-Esprit dans les âmes, par conséquent sur les dons du Saint-Esprit par rapport aux vertus, aux vices et aux béatitudes ; et aussi, puisque vous le désirez, par rapport aux sept demandes de l'Oraison dominicale. Le livre de Mgr Curé que vous rappelez [1], nous servira de guide pour ce travail.

Nous n'en avons pas encore parlé jusqu'à ce jour, parce qu'il nous fallait prendre le temps nécessaire pour en faire un compte-rendu consciencieux qui puisse intéresser et instruire nos lecteurs. Aujourd'hui vous serez satisfait.

L'auteur explique dans son avant-propos comment il a été amené à écrire son livre. Il y a une vingtaine d'années, il préparait des enfants à la confirmation, et s'était servi pour expliquer les effets de ce sacrement, du traité du Saint-Esprit par Mgr Gaume (2 vol. in-8, Paris, Gaume frères).

En voyant quels rapports le vénérable auteur établissait entre les sept dons du Saint-Esprit et les sept dons du démon ou les sept péchés capitaux, ainsi que les sept vertus théologales et cardinales, il se demanda si on ne pourrait pas aussi rattacher ces sept dons, ces sept vertus et ces sept vices aux sept demandes de l'Oraison dominicale.

Après avoir cherché longtemps et plus ou moins tâtonné, il en arriva enfin à trouver une adaptation qui lui sembla concorder à peu près sur tous les points et répondre aux légitimes exigences d'une esprit sérieux.

Ayant eu alors l'occasion d'entreprendre pour ses paroissiens une explication détaillée de l'Oraison dominicale, il résolut d'y faire entrer ces aperçus nouveaux. C'est le résultat de ces instructions que Mgr Curé a cru devoir donner au public, persuadé que prêtres et fidèles y trouveraient beaucoup de choses utiles soit pour la prédication, soit pour la lecture ou la méditation.

Le fond des explications du *Pater* est emprunté à saint Thomas dans son *Expositio devotissima Orationis dominicæ*.

En cela tout le monde approuvera certainement l'auteur, et l'on admirera combien d'enseignements il a su trouver, en commentant simplement les paroles du saint Docteur.

Quant à l'adaptation des sept demandes aux

[1] *L'Oraison dominicale*, ses rapports avec les sept dons du Saint-Esprit, les sept péchés capitaux, les vertus théologales et cardinales et les béatitudes. Instructions sur le *Pater*, prêchées dans la chapelle royale de Frohsdorf, par Mgr Amédée Curé. Tome 1er, un volume in-8 de XVI-464 pages, 5 fr. ; la même édition in-12, 3 fr. Bar-le-Duc et Paris, librairie de l'Œuvre de saint Paul.

sept dons du Saint-Esprit, aux sept péchés capitaux, aux sept vertus théologales et cardinales et aux huit béatitudes, la plupart des lecteurs donneront probablement aussi raison à Mgr Curé, sauf peut-être quand il s'éloigne sur un point de son guide habituel, saint Thomas, à propos des dons correspondant à la seconde et à la troisième demande.

Nous aborderons la question tout à l'heure. L'auteur fait précéder ses explications d'un avant-propos où il insère le texte officiel du *Pater* en latin et en grec, puis sa traduction en français et dans les langues des pays les plus rapprochés de la France, italien, espagnol, anglais et allemand.

I. La première des instructions est consacrée à la place que le *Pater* occupe à la sainte messe ; l'auteur explique depuis quand il se dit, et pourquoi il se dit tout haut, tandis qu'à l'office il se dit à voix basse. Ensuite un second point expose l'excellence de cette prière, que l'auteur démontre par deux exemples, l'un tiré de Mgr Dupanloup, l'autre d'un voyageur allemand, Drumond Hay.

En général, les exemples viennent toujours et très heureusement à l'appui de la doctrine ; le livre entier en est rempli ; car, outre ceux qui font partie des instructions, un grand nombre sont ajoutés en appendice.

Enfin, dans un troisième point l'auteur explique le préambule du *Pater*, et montre 1° la paternité de Dieu, 2° la fraternité chrétienne, 3° le ciel, notre patrie commune. A la suite viennent cinq appendices, dont l'un sur le *Pater* à la sainte messe, résumant un chapitre du célèbre docteur Thalhoffer sur ce sujet, et un autre reproduisant une pièce de poésie d'une pauvre Clarisse sur le *Pater* et les missionnaires. — La table qui termine le volume donne l'analyse très détaillée et très complète de tout ce qui se trouve dans le cours du volume, ce qui fait qu'on retrouve immédiatement ce que l'on a pu remarquer en lisant, et qu'on va chercher tout droit les points qui excitent le plus la curiosité.

Nous nous sommes arrêté un peu sur ce début, pour donner une idée de la manière de l'auteur. Nous allons maintenant avancer plus vite.

II. La seconde instruction explique pourquoi il y a sept demandes dans le *Pater*. Le nombre sept est symbolique et sacré, il se rapporte aux sept esprits du bien destinés à sanctifier Notre-Seigneur et les chrétiens, Notre-Seigneur en commençant par la sagesse, et nous en commençant par la crainte de Dieu ; puis aux sept esprits du mal, ou aux sept péchés capitaux ; de plus aux vertus, soit théologales, soit cardinales, qui sont en nous à l'état de forces dormantes, ou au repos, et que les dons du Saint-Esprit mettent en mouvement ; enfin aux sept premières béatitudes (la huitième n'étant que la confirmation des précédentes), qui sont aussi le résultat des sept demandes. L'auteur fait voir que les sept demandes du *Pater* doivent se rapporter à tout cela, et inspire par là-même le désir de chercher de quelle manière. C'est ce que disent les instructions suivantes.

III. La troisième instruction aborde la première demande : *Que votre nom soit sanctifié*, et ses rapports avec les dons, les vices et les béatitudes. L'auteur, tout d'abord, explique littéralement la demande d'après saint Thomas. Le nom de Dieu est admirable, aimable, adorable, saint et terrible. Sa sainteté doit être connue et proclamée par les justes et par les pécheurs, *sicut in cœlo et in terra :* les justes qui sont le ciel, et les pécheurs qui sont la terre.

Après cette explication littérale de la demande, l'auteur en montre le rapport avec le don de crainte, qui inspire le respect de Dieu et des choses saintes et l'horreur du péché, toute différente, par conséquent, de la crainte humaine et de la crainte charnelle. La crainte de Dieu, à son tour, combat et détruit le vice de l'orgueil, tandis que l'absence de crainte développe l'orgueil avec l'esprit d'indépendance et de mépris.

De même la vertu de foi procède de la crainte et de l'humilité, tandis que l'orgueil la dissout par le doute et la renverse par la révolte.

Enfin la première béatitude, l'esprit de pauvreté, pénétrant l'âme d'humilité et de regret pour ses péchés, et lui faisant désirer que Dieu seul soit connu, adoré et servi, vient mettre le couronnement à la première demande, au premier don et à la première vertu.

Ces dernières considérations sont malheureusement un peu écourtées ; on voit que l'auteur avait hâte d'arriver au terme et qu'il craignait de fatiguer ses auditeurs. Il eût été mieux de partager son instruction en deux, comme il l'a fait pour les autres demandes à partir de la troisième, et de donner tout le développement convenable à des explications que les lecteurs ont le loisir de suivre à tête reposée, et qu'ils aiment à voir au complet. Ce défaut qui, du reste, est à peine sensible ici, parce qu'on est entraîné par l'orateur et qu'on le suit les yeux fermés, ne se retrouve pas dans les autres instructions.

La troisième instruction est suivie de quatre appendices, dont deux renferment de très belles prières indulgenciées en l'honneur du saint nom de Dieu. Le *chapelet d'actes d'amour envers Dieu*, surtout, fera certainement les délices des âmes pieuses.

IV. La seconde demande : *Que votre règne arrive*, fait l'objet de la quatrième instruction. Pour renfermer cette demande dans les bornes d'une seule instruction, l'auteur a dû condenser ses idées, qui cependant sont très lucides et parfaitement enchaînées, pour montrer, dans un premier point, quel est le règne de Dieu que nous demandons : c'est le règne de Dieu : 1° sur le monde, 2° au ciel, et 3° en nous. — 1° Sur le monde, *a*) par la conversion des justes, *b*) par la punition des pécheurs, *c*) par la destruction de la mort, ce qui aura lieu forcément à la fin du monde, mais pasau paravant. — 2° Au ciel, le règne

de Dieu se confond avec notre propre bonheur ; c'est là que nous jouirons de la justice parfaite, de la liberté parfaite et de l'affluence de tous les biens. — 3o En nous, le règne de Dieu détruit le règne du péché, ce qui a lieu lorsque nous voulons toujours ce que Dieu veut et pas autre chose.

Dans les deux autres points, l'auteur examine les rapports de la deuxième demande avec l'espérance et avec l'avarice d'un côté, et de l'autre avec le don de science et la troisième béatitude : « Heureux ceux qui pleurent. » Saint Thomas ne détermine pas à quelle vertu ni à quel vice se rapportent les demandes du *Pater* en général ; il ne s'occupe que du don et de la béatitude qui semblent les compléter. L'adaptation des vertus et des vices aux demandes du *Pater* est donc tout entière le fait de l'auteur, et sur ce point nous ne pouvons nier qu'il ait réussi à satisfaire les esprits les plus exigeants. Nous n'oserions en dire autant pour l'adaptation des dons et des béatitudes à la seconde et à la troisième demande, précisément parce qu'il s'écarte en cela de saint Thomas, qui lui avait servi de guide pour le reste, et qui là ne l'a plus satisfait.

Quant à la vertu et au vice qui se rapportent à la seconde demande, il ne semble pas douteux que ce soit l'espérance et l'avarice. La vertu d'espérance a précisément pour objet de nous faire désirer et espérer le ciel ; le vice de l'avarice, au contraire, en nous attachant aux biens de la terre, nous fait sacrifier le ciel et nous enlève tout désir de le posséder, parce qu'il faudrait quitter la terre. Cette disposition ne peut donc pas subsister avec la seconde demande si elle est faite sérieusement. Ainsi, en cela, l'auteur a évidemment trouvé la vérité.

Mais en est-il de même pour le don et pour la béatitude qu'il rattache à la seconde demande ? Saint Thomas, suivant l'ordre traditionnel des dons et des béatitudes tel qu'il est exprimé dans l'Ecriture sainte et dans les prières liturgiques de l'Eglise, applique le second don, de la piété, et la seconde béatitude, de la douceur, à la seconde demande.

L'auteur, au contraire, croit que la piété et la douceur se rapportent plutôt à la vertu de charité, dont le don de piété est l'excitateur, et dont la douceur est le résultat, et par suite à la troisième demande : *Que votre volonté soit faite,* qui est la parfaite expression de la charité envers Dieu. D'où il suit qu'il doit y avoir un autre don et une autre béatitude en relation avec la seconde demande. Et il croit trouver ce don dans le don de science, et cette béatitude dans la béatitude des larmes. Ses explications sont en effet très vraisemblables. Le don de science, dit-il, nous faisant discerner avec certitude le vrai du faux, le bien du mal, nous fait apprécier à leur juste valeur et désirer les vrais biens, qui sont au ciel, et, au contraire, mépriser les biens de la terre qui ne sont qu'apparents ; de là il excite l'espérance en même temps que le désir du ciel, et il détruit l'avarice qui nous le ferait perdre.

De plus il nous montre la certitude de notre espérance, et par conséquent nous empêche de nous laisser tromper par les illusions d'ici-bas.

De même pour la béatitude, il applique à la troisième béatitude ce que saint Thomas dit de la seconde ; il montre qu'il y a trois sortes de larmes qui seront consolées et qui toutes s'accordent bien avec la seconde demande : *a)* les larmes qui viennent du regret de n'être pas encore au ciel et de la crainte de le perdre ; *b)* celles qui viennent de la peine de voir Dieu offensé et mal servi en ce monde ; *c)* enfin celles qui viennent de la douleur de sentir en soi le règne du péché qui veut toujours recommencer. Toutes ces larmes, qui doivent être consolées, semblent bien en effet se rapporter à la seconde demande.

Cependant ne pourrait-on pas faire aussi des rapprochements analogues entre la seconde demande et le don de piété et la béatitude de la douceur, puisque saint Thomas la rattache à ce don et à cette béatitude ? Peut-être que l'auteur lui-même, en méditant davantage son sujet, y découvrira ces rapports qu'il n'a pas aperçus jusqu'ici.

Dans les appendices à cette instruction, l'auteur cite quelques réflexions très justes du R. P. Thomas Esser (l'examinateur de son livre) sur les vertus théologales et les trois premières demandes, et il analyse les chapitres du *Traité de l'Amour de Dieu,* où saint François de Sales met en regard l'amour de concupiscence et la vertu d'espérance. Il emprunte surtout à la Vie de sainte Catherine de Sienne un magnifique exemple de ce que peut faire verser de larmes le regret d'avoir perdu le ciel : cette sainte, après avoir été transportée au ciel, étant revenue à la vie par l'ordre de Dieu, pleura pendant trois jours et trois nuits sans interruption.

V. Avec la troisième demande : *Que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel,* qui remplit les cinquième et sixième instructions, nous entrons dans le domaine de la charité parfaite, qui consiste à faire aimer, à vouloir et à faire toujours la volonté de Dieu, même quand elle nous fait souffrir.

Tout d'abord l'auteur montre, avec saint Thomas, qu'il y a trois choses que Dieu veut et pour lesquelles il a besoin de notre coopération. 1o Il veut que nous parvenions à la vie éternelle, c'est pour cela qu'il nous a créés ; nous demandons que cette volonté s'accomplisse pour nous comme elle s'est accomplie pour les saints. 2o Il veut que nous accomplissions ses commandements ; nous demandons que les pécheurs *(terra)* les accomplissent comme les saints *(cœlum).* Nous ne disons ni *faciamus,* ni *fac,* mais *fiat,* parce qu'il faut l'action simultanée de Dieu et de l'homme. 3o Il veut que nous revenions à l'état de justice originelle, où la chair était toute soumise à l'esprit. Nous demandons que notre chair *(terra)* lui soit soumise comme l'esprit *(cœlum).*

Cette demande se rapporte évidemment à la vertu de charité, parce que la charité, nous faisant aimer Dieu, nous fait vouloir tout ce qu'il veut ; nous le voyons en Notre-Seigneur qui, par amour pour son Père, faisait toujours ce qui lui plaisait. Elle ne se borne pas à faire ce que Dieu veut, elle conduit aussi à souffrir ce que Dieu veut. Et, par avance, elle accepte tout ce que Dieu voudra, parce que Dieu ne veut jamais que ce qui est pour notre bien ; c'est en cela que consiste l'abandon complet à la divine Providence, qui comprend à la fois l'exercice de la foi, de l'espérance et de la charité.

La charité envers le prochain se trouve aussi comprise dans cette demande, parce que la volonté expresse de Dieu est que nous aimions notre prochain. C'est le second commandement, dit Notre-Seigneur. C'est même un commandement plus formel et tout nouveau dans l'Evangile, d'aimer notre prochain comme Notre-Seigneur nous a aimés. Donc la volonté de Dieu ne s'accomplit que si nous aimons le prochain comme nous-mêmes à cause de Dieu, de même que nous aimons Dieu à cause de lui-même.

Sur cette question de la vertu correspondante à la troisième demande il n'y a donc pas de doute. C'est bien la charité.

Mais quel est le vice qui se trouve en opposition avec elle ? Mgr Gaume croit que c'est la colère. Mgr Curé croit que c'est plutôt l'envie, et en cela nous lui donnerions volontiers raison. Car la colère n'est qu'une émotion passagère, qui une fois calmée ne détruit pas le fond de bonté et de bienveillance que l'on avait antérieurement pour le prochain. L'envie, au contraire, est un sentiment persistant, que rien ne peut apaiser, et qui détruit jusque dans ses dernières racines la bienveillance, la sympathie, l'intérêt, la compassion même que la nature nous inspire pour nos semblables : c'est une vraie émanation des flammes de l'enfer. Le démon est l'incarnation de la haine et de l'envie, qui sont la destruction radicale de la charité. Et, chose curieuse ! elles détruisent non seulement la charité envers le prochain, mais même la charité envers Dieu ; car, on lui en veut et on ne peut pas lui pardonner le bien qu'il fait au prochain dont on est envieux. Il semble donc bien que le vice opposé essentiellement à la charité, et par suite à la troisième demande, c'est l'envie. Par contre, le remède spécifique de l'envie, c'est la troisième demande prise à cœur et devenue partie intégrante de nos sentiments habituels. Si nous aimons vraiment Dieu par dessus tout, nous approuverons toujours ce qu'il fait à l'égard du prochain comme à notre égard, nous voudrons au prochain tout le bien qu'il lui veut, et nous ressentirons son mal comme s'il était le nôtre, parce que Dieu le veut ainsi.

En dehors de cette considération, l'auteur ne voit rien qui puisse détruire radicalement l'envie, tous les autres moyens sont des palliatifs ou des lénitifs plus ou moins salutaires, celui-là seul est le moyen radical.

Après la question de la vertu et du vice correspondant à la troisième demande, vient celle du don et de la béatitude qui s'y rapportent.

Ici, comme nous l'avons dit, l'auteur s'écarte de saint Thomas, qui fait rapporter à cette demande le don de science et la troisième béatitude. Mgr Curé croit que le don de piété et la béatitude de la douceur ont une relation plus étroite avec elle : le don de piété, parce qu'il nous fait aimer Dieu comme un père et les hommes comme nos frères, qu'il produit, par conséquent, en nous un sentiment filial pour Dieu et un sentiment fraternel pour le prochain ; la béatitude de la douceur, parce que l'amour que nous avons pour Dieu nous fait travailler à devenir doux comme Notre-Seigneur, pour lui ressembler, et par suite nous rend doux *a)* à l'égard des commandements de Dieu, *b)* à l'égard des souffrances, *c)* à l'égard du prochain, même insupportable. Par là, nous méritons une belle place au ciel et déjà nous conquérons les cœurs sur la terre.

Ce raisonnement a certainement beaucoup de spécieux ; néanmoins nous n'oserions pas dire que nous le préférons à l'ordre suivi par saint Thomas.

Avec ces trois premières demandes se termine ce qui se rapporte à Dieu. Avec la quatrième commence ce qui se rapporte à nous. Saint Thomas signale une autre différence. Les trois premières demandes concernent des choses qui commencent ici-bas, mais qui ne trouveront leur achèvement qu'au ciel ; les quatre dernières, au contraire, traitent de choses qui s'achèvent dès cette vie.

VI. La quatrième demande : *Donnez-nous aujourd'hui notre pain de chaque jour,* remplit trois instructions, toutes trois pleines de choses et extrêmement riches en enseignements.

La première donne l'explication littérale de la demande ; la seconde, l'explication mystique ; la troisième, ses rapports avec le don et la vertu de force, avec la paresse et avec la quatrième béatitude.

1. L'explication littérale du pain matériel est tout entière tirée de saint Thomas. Nous pouvons commettre cinq péchés par rapport aux choses temporelles :

1° Désirer des choses qui ne conviennent pas à notre état ; ici nous ne devons demander que ce qui est nécessaire : du pain, *panem.*

2° Nous pouvons commettre des injustices pour nous le procurer ; ici nous demandons du pain qui soit à nous *(nostrum)* et non à autrui.

3° Nous pouvons avoir trop de sollicitude pour l'avenir, désirant avoir tout de suite beaucoup et pour longtemps, soit pour amasser, soit pour dépenser follement ; ici nous demandons seulement notre pain *quotidien.*

4° Nous pouvons refuser aux pauvres, par égoïsme ou par dureté, ce que nous avons de trop

pour nous; ici nous demandons que Dieu leur donne comme à nous, *nobis*, par conséquent nous nous engageons à leur donner de notre superflu pour réaliser à leur égard tout ce que nous demandons.

5o Nous pouvons nous attribuer à nous-mêmes le mérite de nos richesses et ne pas en remercier Dieu ; ici, nous reconnaissons que tout nous vient de lui, et que c'est lui aussi qui nous met à même d'en profiter.

Enfin nous ne demandons du pain que pour aujourd'hui, *hodie*, et non pas pour toute la vie ou pour toute une année, *a)* parce que Dieu veut que nous reconnaissions notre dépendance, en lui demandant chaque jour, *b)* parce que nous ne savons pas si nous vivrons demain.

En connexion avec ce mot *hodie*, l'auteur cite en appendice une charmante poésie anglaise, composée par une religieuse, sur cette pensée : « Seulement pour aujourd'hui, *Just for to-day*. »

Un autre appendice intitulé : *Partager son pain avec les pauvres*, rapporte quelques exemples touchants de confraternité entre des pauvres, entre autres l'histoire d'un jeune ouvrier parisien racontée dans un feuilleton de l'*Univers* par M. le marquis de Ségur (car l'auteur met toutes ses lectures à profit : journaux, revues, brochures, ouvrages anciens et modernes, il puise partout). Il emprunte aussi à Mgr Pichenot *(Instructions sur le Pater)*, dont il semble s'être peu servi, du reste, quelques belles pages sur l'action de Dieu dans la distribution du pain dont nous avons besoin chaque jour.

Une telle instruction suivie de tous ces appendices est déjà suffisante pour faire apprécier la richesse de pensées, de documents, d'exemples que contient ce livre, qu'un critique a appelé justement la *somme du Pater*.

2. L'explication mystique, qui est toute de l'auteur, est peut-être plus belle encore. Il distingue un triple pain spirituel nécessaire à l'âme : 1o le pain de la parole de Dieu, ou de la grâce actuelle; 2o le pain de la grâce sanctifiante ; 3o le pain eucharistique. — Sur le premier il remarque que le pain de la parole de Dieu se donne de mille manières, mais surtout *a)* dans l'Ecriture sainte et *b)* dans la prédication. L'âme qui en est privée se dessèche : aussi est-ce un châtiment de Dieu que de priver les âmes de sa parole. De là on comprend le crime qu'il y a *a)* à refuser l'enseignement religieux aux enfants (écoles soi-disant *neutres); b)* à priver ses subordonnés de la correction dont ils ont besoin ; *c)* à se priver soi-même de l'audition de la parole de Dieu, dont un vrai chrétien devrait avoir faim et soif.

Sur le second il remarque que le pain de la grâce actuelle est donné à tous, enfants et étrangers, même sans qu'ils le demandent, mais que celui de la grâce sanctifiante n'est donné qu'aux justes. Et cette grâce s'augmente indéfiniment *a)* par chaque acte d'amour que nous faisons, *b)* et surtout par chaque sacrement bien reçu.

Le troisième pain, ou le pain eucharistique, que Notre-Seigneur appelle *supersubstantiel*, est encore plus le pain de l'âme que la grâce sanctifiante, car celle-ci *a)* ne se mange pas, elle est plutôt la vie même de l'âme que sa nourriture, elle est la sève qui circule en elle, une transfusion du sang de Notre-Seigneur en nous, tandis que l'eucharistie est un véritable pain, une nourriture dont l'âme fait ses délices ; *b)* de plus, la grâce sanctifiante n'est qu'un bien accidentel et créé qui nous unit à Notre-Seigneur, tandis que l'Eucharistie est Notre-Seigneur lui-même ; *c)* elle est indispensable à la vie de l'âme comme le pain à la vie du corps ; *d)* rien ne peut la remplacer, parce qu'elle seule contient la vie substantielle ; *e)* elle est un pain quotidien, parce que tous les jours nous en avons besoin. Les prêtres ne la donnent pas tous les jours, il est vrai, du moins pas partout (et à ce propos l'auteur ajoute, en appendice, une note très importante sur la communion fréquente et quotidienne, qu'il désirerait voir refleurir parmi les chrétiens, et surtout parmi les élèves des séminaires et des collèges, comme elle fleurissait parmi les premiers fidèles) ; nous ne sommes pas dignes, il est vrai, de communier si souvent : mais nous en avons besoin. C'était ce que répondait au général de La Moricière le curé de sa paroisse, qui faisait communier trop souvent, au gré du général, les filles de celui-ci. Tout le monde peut s'appliquer la même parole.

3. Puis l'auteur étudie les rapports de la quatrième demande avec le don et la vertu de force, qu'il trouve indiqués par la propriété du pain de conférer des forces. Un auteur allemand très pieux, le chanoine Lennig, ne prenant sans doute le mot *panem* que dans le sens de ce qui est strictement nécessaire à la vie, croyait y trouver une leçon de tempérance et une condamnation de la gourmandise ; mais saint Thomas y a vu bien plus justement l'effet propre du pain, qui est de nous donner la force d'accomplir la volonté de Dieu, par conséquent, d'exciter en nous la vertu de force et d'y ajouter le don de force, qui la perfectionne et l'agrandit. — La vertu de force nous rend capables de faire et de souffrir pour Dieu ce que nous ne pouvons pas par nous-mêmes, mais comme elle est limitée, elle a besoin d'être complétée et développée par le don de force, qui est aussi contenu dans le pain supersubstantiel. — En opposition avec la vertu et le don de force, nous trouvons la paresse, qui est comme un engourdissement spirituel de notre âme, et qui nous empêche d'accomplir ce que nous devrions. L'auteur la compare fort ingénieusement avec une affection morbide fort répandue de nos jours, l'*anémie*, ou l'appauvrissement du sang. Il nous en fait voir, d'après saint Grégoire le Grand, les effets désastreux : pusillanimité, torpeur, divagation, inconstance, malice, haine de Dieu même et de tout ce qui rappelle ses droits. Le remède à cette triste maladie, c'est le pain fortifiant (le *Kraftbrod* de Kneipp), pain de la grâce actuelle, pain de la

grâce sanctifiante, pain eucharistique, élixir qui donne la force.

Enfin, la béatitude qui répond à la quatrième demande est d'avoir faim et soif de la justice. Les biens spirituels, quand on les a une fois goûtés, se font toujours désirer davantage. Exemples : 1° le pain de la parole divine dans sainte Marie-Madeleine ; 2° le pain de la grâce sanctifiante *a*) dans les premiers chrétiens, qui ne craignaient pas de se soumettre à des pénitences et à des confessions publiques pour le recevoir, *b*) dans les martyrs, qui sacrifient leur vie pour ne pas le perdre, et à ce propos, l'auteur rapporte l'histoire de deux martyrs du Tonkin ; 3° le pain des sacrements, par exemple dans les Chinois malades qui font vingt et trente lieues pour les recevoir. Quel modèle et quel sujet de confusion pour nous !

Nous croyons qu'après avoir lu ces trois instructions on aura de quoi savourer et ruminer pendant longtemps ; c'est le propre de la parole de Dieu de procurer toujours à l'âme de nouvelles jouissances et de nouvelles lumières.

VII. La cinquième demande : *Pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés,* fait aussi l'objet de trois instructions : la première sur la première partie *pardonnez-nous,* la seconde sur la seconde partie *comme nous pardonnons,* la troisième sur les rapports de cette demande avec la vertu de prudence, le don de conseil, le péché de colère et la cinquième béatitude. Tout ce que l'auteur y dit nous semble extrêmement important, très solide et très pratique.

1. D'abord, pourquoi faisons-nous cette demande ? Il répond : c'est pour nous apprendre à vivre toujours dans la crainte et dans l'humilité, car il y a des hommes qui croient qu'ils n'ont jamais péché et qu'ils ne pèchent ni ne pècheront jamais, preuve des grossières illusions auxquelles se laisse aller l'orgueil ; et pour nous apprendre à ne jamais désespérer quand nous avons péché, parce que Dieu est toujours prêt à pardonner quand on le lui demande avec l'humilité convenable, et cela, non pas seulement sept fois, mais soixante-dix fois sept fois comme dit Notre-Seigneur.

Une seconde question est : Comment s'obtient le pardon que nous demandons dans le *Pater ?* L'auteur répond, avec la théologie, que la faute est remise par la contrition avec la volonté de se confesser ; remise immédiatement, si la contrition est parfaite ; remise au saint tribunal par l'absolution, si la contrition est imparfaite. A l'objection qu'alors il n'est pas nécessaire de se confesser, il répond que : 1° la contrition parfaite est plus rare et plus difficile pour les pécheurs que la contrition imparfaite ; 2° que la contrition parfaite doit renfermer aussi le propos de se confesser, et par conséquent qu'on doit le faire quand on le peut ; 3° que la confession et l'absolution font plus pour la rémission des péchés que la contrition parfaite seule, parce qu'elles effacent chaque fois une partie de la peine temporelle. Cette raison est de saint Thomas.

Une autre question subsidiaire est : Pourquoi les péchés s'appellent-ils des dettes ? L'auteur répond : parce qu'ils ravissent à Dieu quelque chose qui lui est dû, à savoir notre obéissance. On doit donc les acquitter comme on acquitte des dettes ; ce qui se fait : 1° par la confession et la pénitence sacramentelle ; 2° par les indulgences, qui sont un complément du sacrement. De là l'estime des saints pour le sacrement de Pénitence, qu'ils reçoivent si souvent, plusieurs même tous les jours. Si nous en comprenions bien le prix, nous l'estimerions comme eux, et nous ne cesserions d'en remercier Notre-Seigneur et d'y recourir avec empressement en toute rencontre.

2. La seconde partie de la demande : *Comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés* (11e instruction), expose la condition requise pour que Dieu nous pardonne : c'est que nous pardonnions nous-mêmes à ceux qui nous ont offensés. L'auteur développe en trois points : 1° les motifs qui nous obligent à pardonner, il en cite de nombreux exemples ; 2° la manière dont nous devons pardonner, intérieurement et extérieurement, sans cependant que nous puissions toujours faire disparaître une certaine amertume que nous sentons malgré nous contre le prochain ; 3° les prétextes que l'on allègue ordinairement pour ne point pardonner. — Comme il le dit bien, ce ne sont que des prétextes, car il ne peut y avoir des raisons de désobéir à une volonté formelle de Dieu.

Il répond à ces objections, à peu près comme Mgr de Ségur dans son petit livre intitulé *Réponses*. Les objections sont empruntées à une instruction pastorale de Mgr Landriot, archevêque de Reims, mais les réponses sont beaucoup plus vives et plus pressantes, et il est impossible d'y répliquer. L'auteur ajoute en appendice une note sur la manière parfaite de pardonner, avec des exemples à l'appui, l'un tiré de la vie de Mgr Vérius, premier évêque de la Nouvelle Guinée, et d'autres, tout à fait admirables, de sainte Catherine de Sienne. Il fait même une courte analyse de la belle pièce de François Coppée sur le *Pater*.

3. Après l'explication des deux parties de la demande, l'auteur (12e instruction) cherche à quelle vertu et à quel don elle répond. Il trouve qu'elle se rapporte très bien à la vertu de prudence et au don de conseil. L'objet de la prudence est de nous faire connaître tout ce qu'il faut faire et éviter pour aller au ciel ; or le principal obstacle qui nous empêcherait d'y aller, ce sont nos péchés. La prudence les écarte en nous faisant demander pardon à Dieu et en nous faisant pardonner à notre prochain. Sans cela, c'est-à-dire si nous ne mettions pas de cette manière la cinquième demande en pratique, nous perdrions notre fin dernière, comme le malheureux prêtre Saprice,

qui, pour avoir refusé de pardonner à son ancien ami Nicéphore, perdit la couronne du martyre et renonça à la foi. Le don de conseil, de son côté, perfectionne la prudence, en nous faisant connaître non seulement les bons, mais les meilleurs moyens d'aller au ciel, par conséquent, d'obtenir notre pardon ; or, il n'en est pas de meilleur que de pardonner nous-mêmes : aucun autre ne le vaut, pas même le martyre, comme dit saint Paul, et il remplace tous les autres. Par conséquent le don de conseil nous apprend à l'employer, et par suite à répéter et à pratiquer la cinquième demande.

Le vice qui semble le plus opposé à la prudence et au don de conseil, c'est la colère. Mgr Gaume, d'après saint Antonin, lui oppose l'avarice, qui fait violer non seulement les conseils, mais même les commandements de Dieu. Mais, comme le dit l'auteur, l'avarice est surtout détruite par le don de science, qui nous apprend le néant des biens de ce monde ; et la colère, au contraire, est directement opposée à la prudence et au conseil, puisque, dans le langage usuel même, on dit que la colère aveugle, qu'on ne sait plus ni ce qu'on dit ni ce qu'on fait quand on est en colère, c'est-à-dire qu'elle détruit entièrement, au moins momentanément, la prudence et le conseil. Au contraire, la prudence et le conseil apprennent à réprimer la colère : 1° parce qu'on irriterait Dieu en s'irritant contre son frère ; 2° parce qu'on peut être entraîné par elle aux plus grands crimes et aux plus grands malheurs. Et l'auteur raconte à ce propos l'histoire effrayante d'un prisonnier qui, plutôt que de pardonner à son beau-frère qui l'avait dénoncé, préféra aller en enfer : il le dit lui-même au prêtre qui l'exhorta. Comment, après cela, ne pas travailler à dompter sa colère, qui empêcherait Dieu de nous pardonner ?

Enfin, la béatitude qui couronne le don de conseil et la cinquième demande, c'est : « Heureux les miséricordieux, parce qu'ils obtiendront miséricorde. » L'action par excellence de la miséricorde est de pardonner et de faire du bien à nos ennemis. Si nous ressemblons à Dieu en cela, il nous comblera de faveurs et il nous rendra au ciel beaucoup plus que ce qui nous est dû, et cela pour l'éternité. C'est donc une vraie béatitude.

Ces trois instructions sur la cinquième demande qui, avec les appendices, tiennent près de quatre-vingt pages (263-339), sont un traité complet.

VIII. La sixième demande : *Ne nous laissez pas succomber à la tentation,* fait l'objet de quatre instructions. Là aussi l'auteur a épuisé la matière et on ne pourrait pas trouver un meilleur guide pour la traiter.

1. D'abord il explique ce qu'est la tentation et ses différentes espèces : 1° celles qui nous viennent de notre propre chair, qui nous sollicite au mal sous forme de plaisir, ou qui nous détourne du bien à cause de la peine qu'il nous causerait ; 2° celles qui nous viennent du démon, le tentateur par excellence, qui nous attaque toujours par notre côté faible, qui nous séduit par l'apparence d'un bien, et qui ensuite nous enchaîne fortement dans le mal ; 3° celles qui nous viennent du monde, c'est-à-dire : *a*) de l'ensemble des choses visibles, que nous aimons désordonnément et que nous sommes amenés à idolâtrer ; *b*) des hommes qui nous entourent, et qui nous détournent de Dieu par leur exemple et leurs paroles. — Ensuite il montre les avantages qui résultent pour nous de la tentation. C'est pourquoi nous ne disons pas : Délivrez-nous de la tentation, mais seulement : Ne nous laissez pas succomber à la tentation. La tentation est souvent un grand bien : 1° d'abord parce qu'elle nous procure une belle couronne ; 2° ensuite parce que dès ici-bas elle produit des effets avantageux : *a*) elle nous humilie par le sentiment de notre faiblesse et ainsi nous préserve de l'orgueil qui nous perdrait ; *b*) elle nous purifie de nos mauvaises inclinations qu'elle nous fait combattre et refouler, et des souillures de nos péchés dont elle nous fait craindre le retour ; *c*) elle nous fortifie, en nous forçant à combattre, ce qui développe en nous la force et le courage. C'est pour cette raison que Caton disait : Malheur à Rome si Carthage est détruite ! C'est pourquoi aussi un Père du désert, tourmenté par des tentations impures, ne voulait pas qu'on priât pour qu'il en fût délivré, mais seulement pour qu'il en fût victorieux, parce qu'elles lui étaient utiles.

2. Une instruction entière est ensuite consacrée à expliquer comment et pourquoi Dieu nous induit en tentation, c'est-à-dire pourquoi il permet que nous soyons tentés, lorsqu'il prévoit que nous y succomberons, ou bien qu'il nous prive de sa grâce dans la tentation.

D'abord Dieu permet que nous soyons tentés, même lorsqu'il sait que nous succomberons, parce qu'il nous a créés libres, et qu'il doit nous laisser user de notre liberté comme nous le voulons, pour le bien ou pour le mal. Si nous consentons au mal, c'est toujours parce que nous l'aurons voulu, car personne ne peut nous y forcer. Dieu devrait-il user de sa toute-puissance pour nous empêcher de le vouloir ? Sans doute il le peut, et il le fait quelquefois ; par exemple, il l'a fait pour saint Paul dans sa conversion. Mais il ne le fait pas généralement, à moins que nous ne le lui demandions, ou qu'on ne le lui demande pour nous. Si nous le lui demandons, il nous l'accorde volontiers. Si on le lui demande pour nous, il nous l'accorde souvent aussi. Ainsi l'auteur rapporte deux exemples, d'un suicide empêché par la prière d'un homme charitable, qui accueille chez lui une femme désespérée au moment où elle allait se noyer avec ses enfants, et d'un homicide empêché par la prière d'une mère, dont le fils allait tuer un braconnier. Ainsi Dieu peut détourner de nous la tentation ou nous y faire résister, mais il faut qu'on le lui demande.

Ce point de doctrine ainsi expliqué fait disparaître les difficultés qui souvent embarrassent les

personnes instruites elles-mêmes, quand elles se demandent pourquoi Dieu permet les tentations, et pourquoi il y laisse succomber, tandis qu'il pourrait si facilement les empêcher. Il les empêche en effet très souvent : chacun de nous pourrait en trouver des exemples dans sa vie, et même souvent Dieu le fait sans que nous le lui ayons demandé ; mais on ne peut pas exiger de lui qu'il le fasse, puisqu'il veut mettre notre liberté à l'épreuve, et il ne le fait non plus en général que si quelqu'un le lui a demandé pour nous, comme saint Etienne l'avait fait probablement pour saint Paul.

A ce premier point succède un second point plus important encore, pour déterminer notre conduite vis-à-vis de la tentation ; à savoir, dans quels cas surtout il faut redouter que Dieu ne nous laisse succomber à la tentation.

L'auteur répond que cela a lieu surtout dans trois cas :

1° Quand on s'expose à la tentation, en n'évitant pas les occasions prochaines du péché. Pour échapper alors au danger il faudrait un miracle, et ce miracle on ne peut l'espérer, ni même le demander, car ce serait tenter Dieu.

2° Quand on se croit assez fort pour n'avoir pas besoin du secours de Dieu. Cette présomption déplait tant à Dieu qu'il est en quelque sorte obligé de laisser tomber l'orgueilleux dans le péché, pour qu'il revienne à des idées plus sages.

3° Quand on ne prie pas pour avoir le secours de Dieu, comme le faisaient les saints, David, par exemple, qui priait avant, pendant et après la tentation. Avec la prière on peut tout, sans elle on ne peut rien. Pourquoi donc ne prions-nous pas, puisque Dieu nous le recommande, et qu'il nous promet de nous secourir toujours ? C'est la moindre des choses que nous le lui demandions.

3. Après cette explication très importante et très instructive pour tous les lecteurs, vient une troisième instruction sur les remèdes aux tentations. L'auteur en voit deux surtout, indiqués dans les paroles de Notre-Seigneur : *Vigilate et orate*, veillez et priez. La tentation, dit-il, n'est pas un mal par elle-même, au contraire, elle nous rend meilleurs si nous y résistons ; ce qui est mal, c'est d'entrer en tentation, c'est-à-dire d'y consentir. Il faut donc à toute force y résister.

Le premier moyen de résister, c'est de veiller, c'est-à-dire d'être toujours sur le qui-vive, par conséquent 1° d'avoir les armes à la main. Ces armes, désignées par les mots *fortes in fide*, sont le courage et la confiance en Dieu : *a*) Dieu ne permet pas que nous soyons tentés au-dessus de nos forces ; *b)* il nous secourt au premier cri d'alarme ; *c*) le démon, semblable à un chien enchaîné, ne peut nous faire du mal que si nous le voulons, c'est pourquoi saint Antoine se moquait de la troupe de démons qui l'assiégeaient. 2° De se défier des ruses du démon, qui nous attaque en général par nos côtés faibles ; il faut donc fortifier ces côtés par des résolutions souvent réitérées, et par des actes de vertus contraires. 3° De résister à la tentation dès le commencement, de même qu'on éteint tout de suite une étincelle qui pourrait mettre le feu, de même qu'on n'attend pas qu'une maladie s'aggrave pour y remédier ; un seul regard imprudent peut amener une foule de tentations très dangereuses. 4° D'être toujours occupé, comme l'étaient les Pères du désert, qui alternaient le travail avec la prière. 5° De fuir les occasions de péché, non seulement les occasions prochaines de péché grave, mais toutes les autres, lectures, fréquentations dangereuses, surtout celles qui portent à l'impureté. L'exemple du chaste Joseph et celui de saint Thomas d'Aquin doit en cela nous servir de modèle. 6° De dévoiler ses tentations à qui de droit, c'est-à-dire à son Père spirituel. Saint Philippe de Néri recommandait à ses pénitents d'effrayer le démon par cette menace : Si tu ne me laisses pas, je le dirai à mon confesseur. Ces différentes précautions constituent la vigilance.

Le second moyen de résister aux tentations c'est la prière. On peut faire prier les autres pour soi, surtout ceux que l'on croit plus agréables à Dieu, par exemple les religieux, les prêtres, les malades, les pauvres, mais il faut aussi prier soi-même, et le faire avant, pendant et après la tentation.

Pour prier avec plus de fruit, il est bon 1° de penser à la présence de Dieu qui nous voit et qui nous assistera : *a*) parce qu'il est intéressé lui-même à ce que le démon ne soit pas vainqueur ; *b*) parce qu'il est obligé de soutenir ceux qui combattent pour lui ; 2° de nous défier de nous-mêmes, parce que Dieu ne veut pas que nous nous attribuions notre salut, mais à lui ; 3° de persévérer à prier, lorsque Dieu tarde à nous exaucer, car nous devons croire que, même quand il semble sourd à nos cris, il les entend cependant. Outre la prière à Dieu, il est bon d'employer la dévotion au Cœur de Jésus, à la très sainte Vierge, aux anges, aux saints, comme les mendiants qui s'adressent successivement à tous les membres d'une société. De plus ils est très important de recevoir souvent les sacrements, car, outre la grâce qu'ils nous donnent, ils nous font faire beaucoup de prières et d'actes de vertus. M. Allemand disait que pour certains jeunes gens la confession de tous les huit jours ne suffisait pas. Saint Philippe de Néri en guérit un du vice impur, en le faisant se confesser et communier treize jours de suite. C'est par là surtout que nous accomplirons la double recommandation de Notre-Seigneur.

4. Vient enfin la quatrième et dernière instruction (16e) sur les rapports de la sixième demande avec les dons, les vertus, les vices et les béatitudes.

L'auteur montre que le don d'intelligence nous empêche de succomber à la tentation, en ce que 1° il nous fait reconnaître comme mal ce que la tentation nous suggère sous l'apparence d'un plaisir,

2º il nous fait comprendre combien nous serions malheureux si nous commettions ce mal. Le don d'intelligence en effet nous fait pénétrer dans le sens des vérités révélées, soit spéculatives, soit pratiques, et nous les rend évidentes ; par exemple le grand principe de saint Ignace : « Nous sommes faits pour Dieu. Que sert à l'homme de gagner tout l'univers ? Comment peut-on se coucher avec un péché mortel ? Le péché mortel est pire que la mort. » C'est à la lumière de ces vérités que nous savons reconnaître les pièges du démon, qui cache son poison sous du miel ; nous comprenons que nous serions perdus si nous nous laissions séduire, et nous sommes amenés à résister toujours.

Le don d'intelligence nous fait voir avec évidence que toute la doctrine de Notre-Seigneur se résume dans le renoncement ; par là-même il détruit, ou du moins modère l'empressement que nous avons naturellement à rechercher le plaisir des sens, il combat donc le vice de la gourmandise et il excite en nous la vertu de tempérance, qu'il porte jusqu'au renoncement non seulement à tout ce qui est illicite, mais même à ce qui serait licite, c'est-à-dire à la mortification. A défaut de mortification et de tempérance, nous nous laissons dominer par le plaisir, et dès lors nous perdons le don d'intelligence et même quelquefois l'intelligence naturelle, comme on le voit dans l'ivrognerie et la crapule.

Les mêmes rapports qui unissent la tempérance et l'intempérance au don d'intelligence les unissent aussi à la sixième demande. Si nous ne sommes pas tempérants, nous donnerons toujours plus de force à la tentation chaque fois que nous céderons à nos appétits sensitifs, par conséquent la gourmandise nous enlèvera la force de résister à la tentation ; si au contraire nous réprimons nos appétits par la tempérance, la mortification, le jeûne, qui en est la plus haute expression, nous affaiblissons notre chair, qui nous tente, et dès lors nous pouvons plus facilement résister. Donc, pour ne pas succomber à la tentation, il faut la vertu de tempérance, comme il faut le don d'intelligence. La béatitude qui couronne la vertu de tempérance et le don d'intelligence, comme la sixième demande, est la béatitude de la pureté du cœur : « Heureux les cœurs purs parce qu'ils verront Dieu. » Le cœur pur voit Dieu partout, dans les personnes et dans les choses qui l'entourent, et partout il le trouve aimable. C'est la joie de l'enfant qui se sent sous les yeux de son Père. Mais au ciel, où nous le verrons face à face, ce sera le bonheur suprême. Cela vaut bien qu'on se mortifie, assurément.

Vient à la suite un appendice contenant une citation du vénérable curé d'Ars sur la mortification, c'est-à-dire comment et en quoi nous pouvons nous mortifier : c'est la pratique après la théorie. Et pour compléter le tout, un extrait d'une charmante fiction poétique de l'abbé Perreyve, sur une rencontre supposée de la très sainte Vierge avec un capitaine romain, la veille de la Nativité de Notre-Seigneur. Le capitaine, qui a entrevu des horizons tout nouveaux pour lui en entendant la parole de Marie : « Heureux les cœurs purs parce qu'ils verront Dieu, » meurt quelque temps après, en répétant cette parole.

Tel est le premier volume de l'explication du *Pater*. Nos lecteurs auront vu, par ce tableau d'ensemble, combien ce livre est riche d'idées et de choses, et quelle mine abondante il peut fournir aux prédicateurs, aux catéchistes et aux simples fidèles.

Ce que sera le second volume, nous ne le savons pas encore ; mais s'il ressemble au premier, il formera avec lui une véritable *Somme théologique* de l'Oraison dominicale.

La seule explication de la septième demande pourra fournir de riches développements. Car le mal dont nous prions Dieu de nous délivrer peut être pris 1º dans le sens, non pas d'un mal, mais du méchant, c'est-à-dire du démon ; 2º dans le sens du mal proprement dit, qui est le péché ; 3º dans le sens du mal suprême et infini, qui est l'enfer, châtiment du péché ; et 4º enfin, dans le sens de tous les maux de la vie. [1]

Q. — Vous nous avez annoncé, voilà longtemps déjà, une étude sur le *Livre de l'Apôtre*. Sera-ce enfin pour le prochain numéro bibliographique ?

R. — *Le Livre de l'Apôtre*, fragments recueillis par Marie-Thérèse de la Girennerie, avec lettres de S. E. le cardinal Ferrata et de Mgr Denéchau, et lettre-préface de Mgr Bonnefoy, 1 vol. in-12 de xx-304 p., Paris, Lecoffre, 3 fr. — Ce livre est un recueil de fragments pris des auteurs chrétiens de tous les siècles, depuis l'Evangile et les premiers Pères jusqu'à Mgr Ireland, M. l'abbé Vignot et la princesse de Sayn-Wittgenstein. Et cependant ce livre est admirablement un : tous ces fragments sont groupés, concentrés, cristallisés pour ainsi dire autour d'une idée unique, de l'idée de l'apostolat laïque, si fortement, si clairement exprimée dans cette parole de saint Jean Chrysostome, qui brille au seuil du volume :

Je ne crois pas que l'on puisse se sauver sans travailler au salut de ses frères.

On n'est pas chrétien si l'on n'est apôtre ; on ne peut pas être chrétien pour soi seul. Au jugement dernier, « aucun n'est accusé pour ses péchés, pour ses fornications, pour ses parjures, pour rien : la grande accusation, c'est d'avoir été inutile. Tel était celui qui enfouissait le talent ; sa vie était sans reproche, mais inutile. Comment, je vous le demande, un tel homme peut-il être un chrétien ? Répondez-moi : si le ferment, mêlé à la farine, nc transforme pas toute la pâte, est-ce à

[1] Mgr Curé a publié la traduction française du *Saint Rosaire de la Très Sainte Vierge*, œuvre très estimée du P. Th. Esser, O. P. Nous en rendrons compte prochainement (un vol. in-8º de 662 p., Delhomme et Briguet ; 6 f.).

vrai dire un ferment ? Et encore, si votre parfum n'embaume pas ceux qui approchent, pouvons-nous l'appeler un parfum ? — Ne dites pas qu'il vous est impossible d'agir sur les autres : si vous êtes chrétien, ce qui est impossible c'est que vous n'agissiez pas. Ce qui est dans la nature n'admet pas de contradiction ; il en est de même de ce que nous disons ici : ce que nous demandons est dans la nature du chrétien : N'outragez pas Dieu. Dire que le soleil ne peut pas briller, c'est outrager le soleil ; dire qu'un chrétien ne peut pas être utile, c'est outrager Dieu et l'accuser de mensonge. » (S. Jean Chrysostome, *20e Homélie sur les Actes des Apôtres ; Livre de l'Apôtre*, p. 92).

Arrière donc certain système de dévotion individualiste qui, au nom de la liberté, proscrit l'apostolat et fait abstraction de la vie sociale ! On prétend traiter chacun à part soi ses affaires avec le Très Haut, se ménager chez les saints quelques amitiés discrètes en vue d'une bonne mort, laisser traîner sur ses lèvres, comme des épaves d'un autre âge, des protestations contre le malheur des temps, et cela dit, mettre sa foi en fourrière ! On prétend faire son salut tout seul, et l'on se dit chrétien ? Pur égoïsme, c'est-à-dire diamétralement le contraire du christianisme. IN HOC *cognoscent omnes quia discipuli mei estis, si dilectionem habueritis ad invicem.* Voilà de ces paroles évangéliques sur lesquelles on glisse si souvent et qui sont effrayantes de clarté et de profondeur et de conséquences pratiques.

Vous nous traitez, nous qui voulons secouer certaines indolences, aller au peuple et ne pas nous enfermer égoïstement dans votre « chacun pour soi, » vous nous traitez de « jeunes » et de novateurs. — Mais c'est nous qui sommes les vieux, et les très vieux, vieux comme sainte Thérèse et saint François de Sales, comme sainte Catherine de Sienne et saint Bonaventure, saint Augustin et saint Jérôme, vieux comme l'Evangile et comme le monde. Lisez le *Livre de l'Apôtre*, et vous verrez que les jeunes, les novateurs, c'est vous, vous les héritiers de la Révolution, qui voulait faire de la religion une affaire privée et la reléguer au coin du feu ou dans l'ombre des sacristies, en attendant de la supprimer tout à fait ; de la Révolution, qui, au nom de la liberté et de l'égalité et de l'indépendance souveraine, entendait isoler tous les hommes, briser tous les liens qui les unissent entre eux et à Dieu, réduire les peuples à n'être plus qu'une poussière d'hommes ! Voilà le dernier mot de la Révolution, et l'essence même du mal révolutionnaire : l'individualisme, c'est-à-dire le chacun pour soi ; et c'est pour cela que la Révolution est la plus monstrueuse, la plus radicale hérésie qui se soit jamais opposée au christianisme, dont l'essence est amour, expansion, apostolat, « chacun pour tous. »

Méditez le dogme de la communion des saints, si peu enseigné au peuple, — si fondamental pourtant dans le christianisme, que les apôtres en ont fait un des articles du symbole ; — si grand, si magnifique, qu'il arrache des regrets à des protestants comme M. Recolin, et des cris d'admiration à des mécréants comme M. Brunetière. « Et du centre à la circonférence de ce cercle infini, où l'humanité se trouve enveloppée tout entière, il n'est personne, écrit M. Brunetière, personne en qui ne retentissent, pour le désoler, les péchés, mais aussitôt, et pour le consoler, les mérites aussi des autres. » Personne n'a le droit de s'isoler dans l'Eglise ; chacun travaille pour tous, tous travaillent pour chacun. Nous sommes tous membres d'un même corps ; et il n'y a qu'une manière d'être chrétien, qui est de travailler à la vie de ce corps.

La communion des saints n'est d'ailleurs qu'une application particulière, — l'application à l'ordre surnaturel, — du grand plan providentiel qui dans la nature, dans tout l'ensemble des choses créées, a établi la solidarité universelle, la dépendance universelle, l'harmonie universelle. Aucun être ne vit pour lui seul ; tous contribuent à la vie commune ; et c'est une admirable coïncidence qu'en ce siècle de démocratie toutes les sciences se soient mises à nous révéler le rôle des infiniment petits. « La géologie nous enseigne que les terres qui nous portent ont été lentement formées par le dépôt silencieux des grains de sable que roulent les mers ; la physiologie nous montre l'activité incessante d'une animalité invisible établie dans nos organes pour les vivifier ou pour les détruire ; l'histoire, à la place des rois, des ministres ou des capitaines de génie, l'action plus efficace de l'esprit collectif d'une race, la coalition inconsciente des volontés obscures » (*Livre de l'Apôtre*, p. 114). Jusqu'en littérature, « il faut que plusieurs générations d'hommes aient vécu sur le même fonds d'idées, pour que ce fonds lui-même puisse être transformé par la main de l'artiste. » (Brunetière, *Histoire et critique*, p. 41). Partout nous est révélé le triomphe des infiniment petits, dans l'univers physique comme dans le monde moral. Les microbes, en tous domaines, apparaissent comme les grandes puissances. Et c'est encore le mot de saint Paul : « Les membres les plus faibles sont les plus nécessaires. » Taine parle du *milieu* et du *moment* : ce sont les inconnus ou les méconnus qui créent le milieu et le moment.

Quel encouragement pour chacun de nous ! Nos efforts ne sont jamais perdus. De nos bonnes intentions, de notre labeur, Dieu fait naître d'innombrables fruits, connus ou inconnus. Travaillons ; et laissons à Dieu le soin de ménager les coïncidences, les rapprochements, les rencontres fortuites qui font fructifier le capital de notre bonne volonté. Les vrais orgueilleux ne sont pas ceux qui se mettent en avant, mais ceux qui ne font rien, de peur d'un échec ou d'une insuffisante célébrité.

Nous répétons tous les jours : *Adveniat regnum tuum.* Est-ce un souhait platonique ? *Fiat volun-*

tas tua. Est-ce un simple gémissement de résignation docile, une leçon de souffrance? Non; c'est une leçon d'action, d'initiative, d'apostolat. Cela ne veut pas dire seulement : que votre volonté soit *subie* par nous, — mais : que votre volonté soit *faite* par nous, avec vous.

M. Harmel disait au congrès démocratique de Lyon : « On pourrait résumer l'histoire divine par ces mots : *Gesta Dei per humiles.* » Soyons de ces humbles-là.

M. Harmel disait encore : « N'avez-vous pas été frappés, en lisant l'Ancien et le Nouveau Testament, de la part qui est faite aux petits, aux humbles, aux dédaignés? Le plan de Dieu s'en dégage nettement en faveur de ceux que le monde méprise... Or, *depuis la Renaissance et le Protestantisme*, on n'a plus compris le plan divin. On ne croit plus qu'aux classes lettrées et aux classes riches... Aussi est-ce surtout dans les masses populaires qu'il faut aller chercher les réserves de salut social, parce que l'austérité forcée de la vie, le travail et les souffrances sont les ressorts qui maintiennent l'humanité près de Dieu [1]. »

Et voilà comment le *Livre de l'Apôtre* nous a amenés en pleine question sociale. C'est que la question sociale ne sera résolue que par l'apostolat, par la restauration de l'apostolat dans les mœurs chrétiennes. Il faut que tous les prêtres lisent, relisent, méditent le *Livre de l'Apôtre* : nécessité de l'apostolat, son institution divine, ses conditions, objections, vertus de l'apôtre, ses épreuves et ses joies. Il se dégage de ces pages, prises aux sources les plus pures, une prodigieuse force de conviction et d'entraînement. Nous n'avons pas l'honneur de connaître l'auteur; mais nous sommes heureux de reproduire les lignes suivantes, tirées de l'excellente Revue d'études sociales, le *XXe Siècle* (nº de décembre 1896) : « Si ce titre indique que l'ouvrage s'adresse à tous ceux qui veulent être apôtres, il signifie aussi qu'il n'a pu être écrit que par un apôtre. Et de fait, nul n'était plus autorisé à formuler aujourd'hui un guide de l'apostolat, que cette femme au noble cœur dont toute la vie se dépense en un acte ininterrompu de dévouement et d'abnégation... »

[1] *Démocratie chrétienne*, numéro de janvier 1897. — Nous trouvons dans ce même numéro la causerie où M. Cetty, le vaillant curé de Saint-Joseph de Mulhouse, a exposé devant le congrès l'organisation chrétienne de sa paroisse et la distribution de ses ouvriers et ouvrières en confréries. Deux traits entre tant d'autres :

Pour les cercles d'hommes il fallait un local. Les industriels avaient donné 20,000 fr.; les ouvriers, qui ne veulent jamais être battus sur le terrain de la générosité, en donnèrent 25,000. « L'un de ces ouvriers vient m'apporter 20 marks (25 fr.). — *Voici mon obole, M. le curé.* — Je lui fis remarquer que l'obole était trop forte. — *Il faut l'accepter, M. le curé, ce sont mes épargnes. Depuis quatre mois, je n'ai pas bu une chope.* » Le premier cercle d'hommes fut fondé en 1890, avec 80 ouvriers; aujourd'hui ils sont 1200.

Autre trait. Toutes les confréries ont leurs communions générales trimestrielles. Un jour de communion générale des ouvriers, « nos deux ciboires furent insuffisants, et je m'écriai : *Seigneur, où chercher du pain pour nourrir toute cette foule?* Huit jours après, l'ouvrier avait donné son obole, et remettait 700 fr. pour acheter des ciboires contenant 1200 hosties. Il y eut en ce jour, messieurs, des larmes de joie dans bien des yeux. »

Le 13 août dernier, dans un article bibliographique consacré aux ouvrages de théologie mystique, nous avons rendu compte de ceux qu'a publiés M. le chanoine Ribet sous ces titres : *L'Ascétique chrétienne* et *La Mystique divine distinguée des contrefaçons diaboliques et des analogies humaines.*

Nous n'avons pas ménagé les éloges. Mais nous avons dû noter que M. Ribet n'est guère partisan de la scolastique. Nous l'avons fait en termes très mesurés. (Voir *Ami du Clergé*, 1896, nº 33, p. 705.)

Le vénérable auteur, ému, beaucoup trop à notre avis, de cette légère part de critique, nous adressa une réponse que nous ne crûmes pas devoir publier.

Cette réponse fut communiquée à l'auteur de l'article, ainsi qu'une lettre où on le taxait de trop de sévérité envers M. Ribet. Dans une nouvelle note (nº 45, p. 966), notre rédacteur maintenait les éloges par lui donnés aux ouvrages de M. Ribet et aussi la remarque faite au sujet de la scolastique : il s'y croyait d'autant plus autorisé que la réponse de M. Ribet semblait bien lui donner raison. Il expliquait d'ailleurs que ce n'est pas un crime de préférer la théorie platonicienne des idées et le système dynamiste de Leibnitz.

M. le chanoine Ribet n'en insista que plus vivement pour l'insertion de sa réponse. Il se prétendait un droit légal que nous nous refusions à lui reconnaître en matière de critique purement littéraire.

Enfin nous nous sommes entendus. M. le chanoine a consenti à la suppression ou à la modification de certains passages. Et nous avons consenti à publier sa réponse ainsi modifiée.

La voici donc. Nos lecteurs pourront comparer la critique et la réponse : ils verront si nos observations étaient fondées.

Monsieur le directeur de l'*Ami du Clergé*,

L'*Ami du Clergé* publiait, le 13 août dernier, une importante étude sur les *Livres d'Ascétique*. Mes ouvrages sur la matière y ont trouvé place et reçu des éloges, mais avec des réserves contre lesquelles j'ai cru devoir protester, en vous demandant, comme c'était mon droit, d'insérer ma réponse.

Vous m'avez promis pour unique satisfaction de communiquer mes observations à l'auteur de l'article, qui accorderait la justice convenable. L'auteur a trouvé juste et convenable de confirmer, dans le nº du 5 novembre, les assertions et les critiques articulées dans l'article du 13 août [1].

J'avais tout d'abord répondu que, quelle que put être cette justice, elle ne vous dispensait pas de publier mes réclamations.

Vainement, à trois reprises différentes, tandis que la parole était rendue à mon censeur, je vous ai prié de faire connaître ma défense à vos lecteurs : vous me contraignez à la requérir au nom de la loi [2].

[1] Il y maintenait aussi les éloges, qui l'emportaient de beaucoup sur les réserves. Quant aux réserves, il les trouvait justifiées par la réponse même de M. Ribet. (Note du Directeur).

[2] Nous n'avons pas inséré tout d'abord la réponse de M. Ribet : 1º parce que plusieurs passages nous semblaient de nature à faire dégénérer en querelle de per-

Cette réponse, la voici donc telle que j'avais l'honneur de vous la transmettre le 22 septembre dernier [1].

J'aurais mauvaise grâce à porter la discussion sur les préférences que l'auteur me refuse. Ne seraient-elles point justifiées par les allégués, fussent-elles inspirées par des amitiés personnelles auxquelles le public n'a rien à voir [2], ces préférences demeurent libres et amplement licites. Mon unique dessein est de protester, ou plutôt de m'expliquer au sujet d'une accusation qui, en ces temps, pourrait faire tache en l'esprit de plusieurs.

On me soupçonne de n'être point scolastique ; que dis-je ? d'être antiscolastique.

Est-ce pour la méthode ? Est-ce pour les doctrines ?

Peut-être pour les deux.

C'est très vrai, mes livres n'ont pris de la méthode scolastique que la clarté d'exposition, secouant le détail des subtilités vaines, et même, généralement, ce que la vieille terminologie a de barbare et d'antipathique à notre langue française. — Serait-ce pour ce méfait que l'auteur de l'article qualifie dédaigneusement, dirait-on [3], mon œuvre de « vulgarisation » ?

De cela, si c'est cela, je suis tenté d'être fier. Je ne suis pas insensible au compliment, qui m'a été souvent répété, d'avoir su être clair dans une matière généralement enveloppée d'ombres.

Mais pour rabattre mes complaisances, le critique insinue que la classification s'est faite aux dépens de la science, par le sacrifice de la philosophie et de la psychologie ; il n'a pas osé dire de la théologie [4].

Si le reproche était mérité, je n'échapperais pas à quelque confusion, m'étant toujours cru un faible pour la raison des choses, et proposé dans mon *Ascétique*, et dans ma *Mystique* surtout, d'éclairer et de synthétiser les faits par la doctrine. Aussi, je prie bien sincèrement le critique de me signaler les questions où les faits ne soient pas rattachés à leurs causes ; et, rapprochant les livres, de montrer, autrement que par des assertions, quels sont ceux, dans l'espèce, où cette méthode de discussion soit plus largement pratiquée que dans les miens. Ma gratitude sera mieux sentie encore, s'il présente un auteur mystique qui ait poussé la démonstration raisonnée du surnaturel absolu de la grâce plus loin et plus haut que je n'ai tenté de le faire au 3e volume de ma Mystique. Je lui emprunterais volontiers, et en le nommant par son nom ; car je suis de ceux qui n'empruntent jamais sans citer ; et je cite souvent même quand je n'emprunte pas. A bon entendeur, salut ! Soit dit sans aucune allusion à l'auteur de l'article, qui ne m'a jamais emprunté.

Serait-ce dans les doctrines que j'aurais été réfractaire à la scolastique ?

Mes citations multipliées témoignent assez de mon admiration pour les princes de l'Ecole, particulièrement pour saint Thomas et Suarez, et de ma fidélité à les suivre.

Mon admiration va-t-elle jusqu'à admettre en bloc toutes les assertions scolastiques, même les plus controversées ?

Non certes. Sur plus d'un point, là où l'Eglise laisse la liberté, et où les scolastiques eux-mêmes la prennent, en sens divers, je fais des réserves, en matière de philosophie surtout. C'est ce qui m'est arrivé au sujet des visions imaginaires et intellectuelles. L'explication rationnelle de ces communications divines à l'esprit m'a amené à mettre en présence les théories diverses qui ont la prétention de la fournir ; et, j'en conviens, la construction de ma thèse semble accuser des préférences pour les interprétations platoniciennes sur celles que les scolastiques empruntent à Aristote [1].

Cela peut ne pas plaire à tout le monde, et ce n'est pas ce que je me suis proposé ; mais est-ce un crime ? Serait-ce une hérésie [2] ?

Je fais profession ouverte et ne supportant aucun démenti, d'accepter, sans l'ombre de restriction, les décisions de l'Eglise et des Congrégations pontificales, sur les questions de philosophie comme sur toutes les autres ; et je suis de ceux qui se vouent à l'anathème si leur langue profère une parole, si leur main trace un seul mot contraire à l'enseignement catholique. Mais, en mon âme et conscience, je ne crois pas que le problème de la nature et de l'origine des idées, qui commande toute la psychologie et qui divise les philosophes depuis Platon et Aristote, ait été, dans sa forme quintessencielle, résolu par voie d'autorité dans un sens définitif, à ce point qu'il n'y ait plus de salut ni d'orthodoxie que dans les affirmations péripatéticiennes et scolastiques [3]. Je me suis auto-

sonnes une discussion purement doctrinale : ce que nous n'avons jamais pratiqué ni admis dans l'*Ami du Clergé ;* — 2° parce que notre article, très élogieux en somme, n'étant pas une attaque, n'ouvrait pas droit à une riposte ; — 3° parce que, la réponse de M. Ribet confirmant la justesse de nos observations, il nous semblait sans utilité de la publier ; — 4° parce que nous ne voulions pas, en l'insérant, reconnaître un droit, invoqué comme strict par M. Ribet, et qui ne nous semble pas fondé en raison. (N. du D.).

[1] Cette copie datée du 7 décembre était déjà quelque peu amendée. Elle a subi depuis des suppressions et modifications consenties sur notre demande par M. le chanoine Ribet. (N. du D.).

[2] Qu'il s'agisse de M. Ribet ou d'autres auteurs, les amitiés personnelles sont tout à fait étrangères aux réserves aussi bien qu'aux éloges formulés dans nos articles au sujet des ouvrages. *L'Ami du Clergé* ne voit que les doctrines et non les personnes. (N. du D.).

[3] « Dédaigneusement » ne répond ni au sentiment de notre rédacteur, ni au sens de l'article, où M. Ribet est loué d'avoir rendu accessible à tous l'étude si difficile de la mystique. (N. du D.).

[4] Le critique a osé dire tout ce qu'il avait à dire et il n'a rien insinué au-delà. Il a signalé seulement « le souci visible d'élaguer les considérations philosophiques *un peu profondes* et les *subtilités* », ce qui n'est pas sacrifier la philosophie, la psychologie et la théologie. (N. du D.).

[1] N'est-ce pas ce que nous avons noté ? (N. du D.).
[2] Avons-nous parlé de crime ou d'hérésie ? (N. du D.).
[3] L'avons-nous affirmé ? (N. du D.).

risé de cette persuasion intime pour proposer les deux interprétations. Libre à chacun de choisir.

Si quelqu'un est tellement persuadé du contraire, qu'il veuille, à propos de mes livres, entrer en lice sur ces graves et sempiternelles questions, je suis prêt à le suivre, tant pour revendiquer la liberté que pour combattre.

Quant aux théories sur la composition des corps, sur l'étendue et l'espace, je n'hésite pas à me déclarer hautement contre le système scolastique [1] ; et, ici encore, en pleine sécurité de conscience, ne connaissant aucune intervention de l'Eglise dans un sens ni dans un autre. Je laisse à chacun sa liberté, et je garde mes convictions.

Je dis mes convictions, car je tiens pour vraie et philosophiquement démontrée la théorie qui voit dans les corps un aggrégat d'éléments simples, constituant la présence par l'action immédiate, et la distance par la série des actions répercutées.

Solidement assise sur la métaphysique, et servant de point d'appui aux sciences physiques, qui trouvent dans cette hypothèse la raison de la genèse et des évolutions du composé matériel, cette théorie s'applique également dans les questions nombreuses agitées en théologie au sujet des corps. Le miracle si souvent répété de la bilocation, les qualités des corps glorieux, et, par dessus tout, la multiprésence de l'humanité de Notre-Seigneur dans l'Eucharistie se concilient sans peine avec cette conception des corps.

Au contraire, la théorie péripatéticienne sur le corps, le lieu et l'étendue, va inexorablement à nier la multilocation, et se condamne à d'inextricables subtilités pour maintenir le dogme inviolable de la présence réelle de Jésus-Christ dans l'Eucharistie [2].

Il y a là, en effet, un phénomène mille et mille fois répété de multilocation, qui s'impose. Le corps de Jésus-Christ est présent, en tant que corps, en autant d'endroits qu'il existe d'espèces eucharistiques. On peut désigner le point précis où il se trouve, on peut le prendre, le déplacer, diviser le signe qui le recouvre et le révèle. Ceci, il faut l'admettre, sous peine de renoncer au plus vénérable de nos mystères.

On croit s'en tirer en disant que Jésus-Christ n'est pas localisé dans l'Eucharistie à la façon des autres corps ; qu'il y est *sacramentaliter* et non *circumscriptive*.

Ce *sacramentaliter* ressemble, *salva reverentia,* à la vertu dormitive de l'opium de Molière. Il est hors de doute que Notre-Seigneur est là *sacramentaliter,* puisqu'il y est sous un signe significatif de la grâce invisible qu'il apporte, signe différent de son humanité réelle. Il est certain aussi, que le corps de Notre-Seigneur est non seulement présent dans une enceinte déterminée, mais immédiatement et totalement présent à chacun des points de cette enceinte ; ce qui constitue une présence spéciale, la plus complète de toutes les présences ; et cela, sans aucun rapport sacramentel. Qu'importe à la multilocation la simultanéité de présence de tous les éléments à chacun des points ? Le plus emporte le moins.

La question se pose ainsi : Jésus-Christ, avec son corps glorieux, réel, complet, gardant les dimensions naturelles, avec tous les éléments qui le constituent, est-il là, au point précis et à la place même où étaient le pain et le vin avant la consécration ; y est-il réellement, substantiellement, en toute vérité, ainsi que s'exprime le Concile de Trente ? S'il y est, donc il y est, qu'on me passe cette tautologie qui exprime l'évidence.

Or, est-il moins évident que ces points, occupés avant la consécration par le pain et le vin, maintenant par le corps du Sauveur, diffèrent entre eux, sont distants les uns des autres, forment autant de lieux en lesquels le corps de Jésus-Christ fait acte de présence ? Donc ce corps est présent réellement et simultanément en plusieurs lieux.

Mais le corps de Jésus-Christ, en tant que corps, n'est pas différent des autres corps. Il est métaphysiquement soumis aux impossibilités qui frappent les autres corps, il n'a rien de métaphysiquement réservé ; dans ces régions métaphysiques des corps, autant peut l'un, autant peut l'autre. Puisque donc Jésus-Christ est simultanément présent avec son humanité en plusieurs lieux séparés et distants, il ne répugne pas que les saints eux-mêmes soient présents, avec leurs corps réels, en plusieurs endroits à la fois. Il n'importe que, dans l'Eucharistie, Notre-Seigneur fasse simultanément acte de présence, avec tous les éléments de son corps, à tous les points de l'étendue occupée par les espèces, tandis que les saints observent les distances en chaque lieu : une seule chose s'ensuit, c'est que la multilocation des saints est moindre que la multiprésence de Notre Seigneur, et que le miracle de leur multilocation est de beaucoup inférieur à celui de la présence eucharistique de Notre-Seigneur en tant de lieux de la terre.

Tel est, simplement, mon état d'esprit à l'endroit de la scolastique. Il confirmera peut-être les méfiances de mon censeur ; reste à savoir s'il justifie ses censures [1].

Je n'ajouterai qu'un mot de réponse à une autre critique moins importante. On prétend que je me suis affranchi de la partition traditionnelle en vie purgative, illuminative et unitive. Il est vrai que telle n'est pas la division de mon ouvrage ; mais,

[1] M. le chanoine, ici surtout, nous donne amplement raison. Nous avons été plus modérés qu'il ne l'est lui-même. (N. du D.).

[2] Si jamais nous discutons cette question, nous osons promettre que nous serons moins durs contre l'opinion adverse. (N. du D.).

[1] Les expressions de *méfiance,* de *censeur* et de *censure* sont inexactes et excessives. A cela près, nous pouvons affirmer à M. le chanoine qu'il a su ici deviner juste et plus d'un lecteur sera de son avis, et du nôtre. (N. du D.).

soit dans l'*Ascétique* soit dans la *Mystique*, j'ai nettement indiqué ces gradations dans la vie spirituelle ; et cela m'a paru suffisant.

Agréez, Monsieur le Directeur, l'assurance de mes sentiments respectueux.

J. Ribet,
Chanoine honoraire.

Q. — Quel livre apologétique mettre entre les mains d'une jeune fille d'instruction moyenne, mais intelligente, qui a perdu la foi en raisonnant sur nos mystères ? Froissée, cette âme a cherché sans doute des *raisons de ne pas croire* et, malheureusement, elle les a trouvées.

R. — Votre jeune fille ne peut avoir des raisons bien « intellectuelles » de ne pas croire. En tout cas, ce n'est pas par l'intelligence seule qu'elle retrouvera la foi. Recommandez-lui la prière, — et la confession, même avant la foi bien revenue. Vous ne sauriez croire combien une confession sincère aide à la rentrée de la foi dans une âme et dissipe les obscurités amoncelées d'autre part. C'est par la confession que commençait le curé d'Ars quand une « intelligence » venait afficher devant lui son manque de foi.

Les apologies profitent surtout aux âmes sincères, nées ou élevées en dehors de la foi, — peu à celles qui ont perdu la foi à l'âge adulte. On ne peut pas, de bonne foi, perdre la foi. Autrement, cela reviendrait à dire qu'on peut, sans péché, perdre la foi.

Faites lire des vies de Saints convertis. Ce sont des apologies vivantes, des apologies en action, qui parlent à l'âme tout entière et lui font entendre surtout le langage de la grâce. — Faites lire, entre autres : *La Foi et ses Victoires,* par Mgr Baunard, 2 vol. in-12 (à 3 fr. 75 l'un, Paris, Poussielgue), surtout le 1er vol., consacré à Donoso Cortès, Schouvaloff, Lamoricière ; — *Le Doute et ses Victimes,* par le même ; — et en général toutes les monographies de Mgr Baunard, qui abondent en raisons de croire ; — puis, des ouvrages dans le genre de ceux-ci : *Le Bienheureux Colombini,* par la comtesse de Rambuteau (in-12 à 3 fr., Paris, Lecoffre) : tableau exquis d'une conversion éclatante ; — *Histoire de mes opinions religieuses,* par le cardinal Newman (in-12 à 3 fr. 50, Paris, Douniol) : une des plus poignantes analyses de conversion que nous connaissions, et d'une conversion éminemment « intellectuelle », comme celle qu'il faudrait à votre jeune fille ; — *Alexis Clerc,* par le P. Daniel, S. J. (in-12 à 4 fr., Paris, Douniol) : — *Les Mères des Saints,* par Ch. d'Héricault (in-12 à 3 fr., Paris, Gaume) ; etc.

En fait d'apologétiques générales, solides et facilement abordables, nous vous recommanderons : *L'Art de croire,* par Aug. Nicolas (2 vol. in-12, 7 fr., Paris, Retaux) ; — *Le Prix de la Vie,* par M. Ollé-Laprune, maître de conférences à l'Ecole Normale Supérieure (in-12 à 4 fr., Paris, Belin) ; livre merveilleux, où l'auteur, avec toutes les ressources de l'éloquence la plus exquise mise au service de la pensée morale et psychologique la plus fine et des plus fortes convictions religieuses, démontre que la vie humaine n'acquiert tout son sens et tout son prix que lorsqu'elle se complète par la foi, l'espérance et la charité chrétiennes : on ne devient complètement homme que par le christianisme ; l'homme qui aurait la vie purement humaine la plus élevée serait déjà, sinon tout à fait chrétien, du moins tellement disposé au christianisme, que, dès qu'on lui en ferait voir l'édifice théologique, il ne pourrait manquer d'y reconnaître un abri merveilleusement aménagé pour donner à sa vie, déjà si haute, tout ce qu'il sentirait cependant lui faire défaut ; — *Ce qu'on va chercher à Rome,* du même (brochure à 1 fr., Paris, A. Colin) ; — *Chrétien ou agnostique,* par M. l'abbé Louis Picard (in-8 à 7 fr. 50, Paris, Plon), la dernière en date des apologies, une des meilleures qu'on puisse offrir à la jeunesse contemporaine : vous y trouverez les théories et objections rationalistes exposées avec la plus grande loyauté, dans toute leur force et tout leur éclat de séduction, puis réfutées avec un entrain admirable, avec une logique serrée, enthousiaste, qui fait appel à toutes les facultés de l'âme et ne laisse plus le choix qu'entre ces deux termes extrêmes : chrétien ou agnostique : accepter la raison avec toutes ses conséquences, parmi lesquelles se trouvent les bases métaphysiques et historiques de la foi chrétienne, — ou se résigner, mettant en doute la valeur de la raison, à ne voir partout que ténèbres et que mystères.

Défiez-vous, en général, des apologies oratoires. Bien des livres portent, sur la couverture, l'enseigne « Apologie », qui sont plus utiles aux prédicateurs qu'aux âmes en peine. Et revenez à ce que nous disions en commençant : la prière et une bonne confession.

Q. — Quel ouvrage me conseilleriez-vous sur les indulgences ? (Je suis vicaire et de temps en temps on me demande à propos d'indulgences des renseignements que je suis fort embarrassé de trouver). L'ouvrage de Béringer que vous citez si souvent, ferait-il bien mon affaire ? Où se trouve-t-il ?

R. — *Les Indulgences, leur nature et leur usage,* d'après les dernières décisions de la S. C. des Indulgences, par le P. Béringer (2 vol. in-8, deuxième édition, 8 f. ; Lethielleux, 10, rue Cassette, Paris), est certainement ce que nous avons de mieux. Vous pouvez l'acheter en toute confiance.

Rien n'est plus facile que de s'égarer sur le terrain des indulgences, et c'est là surtout qu'on a besoin d'un guide sûr. Car le gain d'une indulgence n'est pas une affaire d'à peu près ; il faut strictement accomplir les conditions marquées, ou sinon, on passe à côté des trésors de l'Eglise sans pouvoir y puiser, parce qu'on n'a pas su ouvrir la porte.

Lisez et relisez Béringer : il vous apprendra la manière. Son ouvrage a été approuvé et déclaré

authentique par la S. C. des Indulgences, dont il était un des consulteurs. Vous ne sauriez donc trouver meilleure garantie pour la sûreté de sa doctrine. Et cette doctrine, c'est tout ce qui regarde les indulgences : jugez-en par cet aperçu de la Table des matières.

Première Partie, *Enseignement catholique et décisions générales de l'Eglise sur les indulgences :* Définition de l'indulgence. — Ce que l'indulgence n'est pas. — Fondements des indulgences. — Pouvoir de l'Eglise d'accorder des indulgences. — Dépositaires de ce pouvoir. — Application des indulgences aux âmes du Purgatoire. — Effets salutaires de l'usage des indulgences. — Indulgences plénières et partielles ; — locales, personnelles, réelles. — Dispositions nécessaires pour gagner les indulgences. — La S. C. des Indulgences. — Règles générales pour l'explication des concessions d'indulgences. — Translation des indulgences. — Comment elles doivent être publiées, et dans quelles langues on peut réciter les prières indulgenciées. — Indulgences fausses.

Deuxième Partie, *Catalogue des indulgences :* Indulgences attachées à différentes prières ; — à certains exercices pieux et aux Œuvres de zèle et de charité. — Objets de piété, Lieux et Temps auxquels sont attachées des indulgences. — Confréries, Congrégations et Associations pieuses (Des confréries en général ; Des Confréries en particulier : *soixante-neuf* titres de confréries sont étudiés).

Troisième Partie, *Diverses formules* de bénédictions, — de réception dans les confréries, — de requêtes.

Une table alphabétique très détaillée permet de trouver sur-le-champ, dans ce minutieux répertoire, le renseignement dont on a besoin *hic et nunc*.

Deux Appendices renferment les décrets parus avant la fin de 1892. — Qu'on nous permette d'exprimer un désir pour la prochaine édition : nous voudrions que les appendices, au lieu d'être ainsi rejetés à la fin de l'ouvrage, soient distribués dans le courant même des volumes, à l'endroit auquel se rapportent les diverses décisions qu'ils contiennent. Sans doute, ce sera un petit travail de refonte à entreprendre ; mais succès oblige.

Que Béringer soit pour nos lecteurs un livre de chevet, le *manuel* où pour les Indulgences, comme le *Cours élémentaire* du P. Velghe pour la Liturgie, ils aient soin de noter à sa place chacun des nouveaux décrets que leur signale l'*Ami du Clergé*. Ainsi font les travailleurs ; et ils sont légion parmi nos abonnés.

2° Notices et renseignements divers

Denys le Chartreux, sa vie, son rôle, une nouvelle édition de ses ouvrages, par D. Mougel. — Montreuil-sur-Mer. 1 plaq. in-8° de 88 pp.

Doctoris ecstatici D. Dionysii Cartusiani Opera omnia. Tome I (Comment. in Genesim, in Exodum). Ibid. — Un magnifique vol. in-4° de xciv 684 pp. — Pour les souscripteurs, 8 fr.

Les Chartreux entreprennent d'élever un monument définitif à la gloire du plus célèbre Docteur de leur Ordre, universellement connu sous le nom de Denys le Chartreux. Dom Mougel, dans une excellente petite étude d'histoire et de critique bibliographique, raconte la vie du savant religieux, son influence considérable sur ses contemporains et sur le mouvement de la science catholique dans les siècles suivants, et termine son intéressante notice biographique par le catalogue détaillé des innombrables ouvrages de Denys.

Aucun auteur du moyen âge n'a été plus fécond, ni d'érudition plus universelle. La collection de ses *Opera omnia* ne comprendra pas moins de 48 volumes in-4° où l'on trouvera des œuvres de premier ordre sur toutes les branches de la science ecclésiastique, telle qu'il était possible de la comprendre et de l'étudier au xv° siècle : commentaires sur *tous* les livres de l'Ancien et du Nouveau Testament, — œuvres théologiques considérables (Commentaires sur le *Maître des sentences* et sur saint Thomas, dissertations philosophiques, manuels et traités abrégés de vulgarisation), — nombreuses dissertations de polémique, de droit, de liturgie, de sociologie, de monastique, — enfin, et surtout, cette merveilleuse collection d'œuvres *Ascétiques* qui continuera de rester, comme elle l'a été depuis quatre siècles déjà, la gloire la plus pure et la plus incontestée du célèbre *Docteur extatique*.

Il est probable que Denys le Chartreux occuperait une des premières et des plus honorables places parmi les grands maîtres de la doctrine chrétienne du moyen âge, si un fâcheux concours de circonstances n'avait empêché ses œuvres d'être aussi connues dès le principe et aussi répandues qu'elles méritaient de l'être.

A vrai dire, elles n'ont jamais été complètement ni convenablement éditées. Aucune bibliothèque au monde ne pourrait peut-être se flatter aujourd'hui de posséder la collection entière de celles qui ont été imprimées, sans ordre, sans critique, un peu partout, en formats et caractères variés à l'infini.

Nous félicitons très vivement, au nom de tout le clergé, les Pères Chartreux d'avoir suivi le bon exemple que leur ont donné récemment les fils de saint Dominique et de saint François, en publiant enfin une bonne édition définitive du grand Docteur de leur Ordre.

Rien n'a été épargné pour donner à ce superbe travail tout un luxe de science et d'exécution digne de l'auteur. L'impression est magnifique ; le collationnement des manuscrits et éditions précédentes a été fait avec un soin extrême et une critique absolument sûre. Les citations d'Ecriture sainte ont été vérifiées et rapportées au texte actuel de la Vulgate ; une disposition très ingénieuse de lettres, notes et renvois permet de mettre de l'ordre dans la lecture et d'effectuer rapidement des recherches que facilitent encore des tables fort bien comprises et exécutées.

Le 1er volume de ces *Opera omnia* comprend le commentaire sur la Genèse, et sur les chapitres i-xix de l'Exode. Nous tiendrons nos lecteurs au courant de cette vaste publication à mesure que de nouveaux volumes paraîtront.

Sans rien diminuer de la valeur de ses autres ouvrages, disons que le plaisir de posséder seulement les *Œuvres ascétiques*, absolument incomparables, de Denys le Chartreux (une quinzaine de volumes environ) serait une raison plus que suffisante pour souscrire à la collection toute entière. Le prix en est aussi modeste que possible, les Chartreux offrant pour 8 fr. aux souscripteurs des volumes qui, partout ailleurs, chez nos grands éditeurs catholiques modernes, se paient couramment 15 et 20 fr.

La Bible et les découvertes modernes, par F. Vigouroux, avec cartes, plans et illustrations, par M. l'abbé Douillard, architecte, *6e édition*, 4 vol. in-12. Paris, Berche et Tralin, 1896.

Le Nouveau Testament et les découvertes archéologiques modernes, par le même, *2e édition*, 1 vol. in-12. Berche et Tralin, 1896.

L'éloge de M. Vigouroux n'est plus à faire : le savant sulpicien est pour nous tous, prêtres, un maître et un guide des plus sûrs dans l'étude souvent difficile de la Bible. Des hommes éminents, qui sont loin de partager ses principes et sa foi, ont rendu justice à sa science toujours exacte, sa sagacité, son érudition sans

cesse enrichie par les moindres découvertes. M. G. Perrot, directeur de l'Ecole normale supérieure, dit, en parlant de l'ouvrage que nous recommandons : « On ne saurait lire sans intérêt ce livre où tant de matériaux ont été amassés au prix d'une immense lecture. N'arrivât-on pas aux mêmes conclusions que l'auteur, on apprend beaucoup en sa compagnie, et l'on admire sa curiosité toujours en éveil, sa sincérité, sa parfaite bonne foi. » (*Histoire de l'art dans l'antiquité*, Paris, 1887, t. IV, *Judée*, p. 340, note 1).

Rien, en effet, dans les matières scripturaires, n'échappe à M. Vigouroux. Il suit avec attention les fouilles qui se font en Egypte, en Assyrie, en Palestine, les discussions soulevées au sein de nos académies, les travaux philologiques, historiques et géographiques que fournissent la France, l'Angleterre et l'Allemagne. Il a voulu aussi, dans trois voyages accomplis depuis quelques années, étudier lui-même les pays bibliques.

La sixième édition de son ouvrage nous donne bien le dernier résultat de la science actuelle en ce qui concerne directement ou indirectement nos livres saints. Elle ne diffère pas des précédentes quant au plan général ; mais elle comprend d'heureuses modifications et d'importantes additions. La partie doctrinale, traitant de la religion primitive d'Israël et de la croyance des Hébreux à l'immortalité de l'âme, autrefois intercalée dans le corps de l'ouvrage, a été mise à la fin du 4e volume et ainsi mieux distinguée de la partie historique. Des appendices ajoutés à la fin de chaque tome, ou des documents insérés dans le texte, exposent de récentes découvertes ou de nouvelles interprétations qui expliquent certains passages de la Bible. Tels sont le poème chaldéen de Gilgamès, à propos de la création du premier homme, les tablettes contenant des listes des rois de Babylone, le canon des éponymes, le tableau des rois d'Assyrie connus par les documents cunéiformes, etc. Cinquante pages résument les fouilles si importantes et si intéressantes de M. et Mme Dieulafoy, en nous montrant quelle vive lumière ces heureuses recherches ont jetée sur le livre d'Esther. Enfin les observations personnelles du savant auteur en Algérie et en Egypte nous ont valu de curieuses études sur les Aïssaouas de Constantine, dont les pratiques étranges rappellent les scènes du culte de Baal, et sur les charmeurs de serpents.

Le *Nouveau Testament et les découvertes archéologiques modernes*, dont la 2e édition vient de paraître, est pour les Evangiles et les Actes des apôtres ce que l'ouvrage précédent est pour le Pentateuque, Josué, les Juges et les livres des Rois. M. Vigouroux y a mis à profit les nouvelles conquêtes de la science et ses voyages en Asie et en Grèce.

Ces cinq volumes nous donnent ainsi, dans un magnifique ensemble et dans des détails du plus haut intérêt, l'*Histoire Sainte* confirmée et illustrée par l'histoire profane. Ils ont leur place marquée dans la bibliothèque de tout homme instruit, à plus forte raison de tout prêtre qui tient à honneur et se fait un devoir de connaître parfaitement, afin de les expliquer et au besoin de les défendre, les livres sacrés que Dieu a confiés à sa garde.

Manuel d'archéologie *ou Etudes élémentaires sur l'architecture, la sculpture et la peinture* depuis les Grecs jusqu'à nos jours, par l'abbé P. Gaborit, archiprêtre de la cathédrale de Nantes. — Un vol. in-8o de XXIV-384 p., enrichi de 68 planches et gravures, 4 fr. (Paris, Bloud et Barral).

Ce livre est le fruit d'un enseignement de vingt-deux ans. C'est dire assez qu'on y retrouvera les qualités essentielles de tout manuel : bonne distribution des matières, clarté, précision, méthode. Mais l'on y admirera davantage les mérites plus rares qui déjà ont fait le succès du *Beau dans la nature et les arts :* sûreté de goût, chaleur d'âme, enthousiasme communicatif, et surtout cette hauteur d'âme qui ne sépare jamais l'esthétique de la morale et ne voit dans le beau qu'un des aspects par où Dieu se révèle à nous.

Ce livre sera le *vade mecum* des débutants, le *memento* de tous ceux qui s'intéressent à l'étude des beaux-arts. Ils y trouveront la meilleure histoire qu'ils puissent désirer des trois arts du dessin : architecture, sculpture, peinture, depuis les Grecs jusqu'à nos jours. D'autres histoires sont plus volumineuses, et d'aspect plus sévère, plus hérissées de termes pédantesques. On en goûtera ici toute la substance, assaisonnée toujours de sens chrétien et de cette grâce d'exposition qui révèle l'éducateur et l'ami dévoué de la jeunesse.

Tous nos lecteurs nous remercieront de leur avoir signalé ce trésor. Puissent-ils céder aussi à la tentation d'aller admirer M. Gaborit, non plus seulement à travers les pages de son *Manuel*, mais dans cette restauration de la cathédrale de Nantes qu'il a dirigée avec tant de goût et de zèle et qui fait désormais (depuis 1892) de Saint-Pierre de Nantes un des joyaux de notre architecture gothique !

Tous du moins entendront la touchante demande qu'il leur fait, à la suite du moine Théophile : « Qu'ils prient pour moi le Dieu miséricordieux et tout-puissant, qui sait que je n'ai point écrit ce livre par amour des louanges humaines ou par le désir d'une récompense temporelle, mais pour l'accroissement de l'honneur et de la gloire de son nom ».

Les Saints Evangiles, traduction annotée et ornée de nombreuses gravures d'après les monuments anciens, par L.-Cl. Fillion. — Deuxième édition, in-18 raisin, de XVI-360 p., orné de 272 grav. et de deux cartes en couleur. — Prix : édition ordinaire, 1 fr. 25, franco, 1 fr. 50 ; sur papier fort, 2 fr. ou 2 fr. 30. — Letouzey et Ané, éditeurs, 17, rue du Vieux-Colombier, Paris.

Il semble qu'aujourd'hui se fait un « retour à l'Evangile. » Et l'on a raison ; si l'Evangile était plus connu, certainement on le pratiquerait davantage. Mais *ignoti nulla cupido !*

Nous connaissons plusieurs traductions des saints Evangiles, aucune qui l'emporte sur celle-ci. Du reste, on sait que M. Fillion est un maître.

Il a suivi dans cet ouvage la méthode employée dans sa Bible latine : la division non par versets, mais par idées ; la première était plus ou moins arbitraire, la seconde est logique et rend la lecture du texte sacré beaucoup plus facile aux intelligences ordinaires.

La traduction est du Le Maistre de Sacy, mais combien revu et corrigé ! « Vingt mille fois et au delà, » nous dit l'auteur ; et nous le croyons volontiers. — Les gravures, très bien choisies d'après l'antique ou d'après nature et bien venues, fournissent au texte une explication originale et limpide. Bien fouillées et suggestives aussi, malgré leur sobriété, les « notes » que M. Fillion a empruntées aux Pères et aux grands commentateurs, v. g. à propos du seul des dix lépreux guéris qui revienne remercier Jésus (Luc., XVII, 11-19) : « Triste image de l'ingratitude des hommes en général. Importuns pour demander, inquiets jusqu'à ce qu'ils aient reçu, ingrats dès qu'ils ont reçu » (S. Bernard).

C'est un livre à propager. Il est, du reste, pour ceux qui ne priseraient que cela, d'une mise assez élégante pour pénétrer partout, — et d'un bon marché aussi.

Synopsis philosophiæ scolasticæ, ad mentem D. Thomæ. — Paris, Roger ; grande broch. in-4o oblong. Prix : 2 fr.

C'est toute la philosophie scolastique, en série de tableaux synoptiques où sont distribués, sous des accolades et sous-accolades convenablement agencées, les différents traités, chapitres, articles, paragraphes, thèses et preuves d'un bon petit cours normal de philosophie « ad mentem D. Thomæ, » d'après le manuel de Vallet.

Les élèves aiment beaucoup avoir sous les yeux ces sortes de « Synopses » qui ont le double avantage de rendre facilement intelligible au premier coup d'œil l'économie générale de leurs traités, et de graver aisément dans la mémoire les formules indispensables des propositions et preuves qui constituent la substance de l'enseignement.

Recommandé aux professeurs et élèves de philosophie de nos séminaires.

Theologiæ dogmaticæ elementa, auct. Prével, SS. CC. — Un vol. seul paru sur trois, in-8°. Paris, Berche et Tralin. Prix : 4 fr. le vol.

C'est une question dès longtemps agitée, et non encore tout à fait résolue, que celle de la méthode à suivre dans l'enseignement théologique.

Dans certains cours, le professeur parle devant les élèves qui l'écoutent la plume à la main, et rédigent au vol les enseignements de la chaire. La méthode est bonne ; elle tient en haleine l'auditoire, fixe l'attention et favorise le travail personnel. Mais pour être vraiment utile, elle suppose des élèves très intelligents et très laborieux. Malgré çela, les cahiers sont forcément imparfaits, les notes souvent inexactes et confuses, la difficulté grande d'apprendre et de retenir. Nous ne disons rien d'un cours dicté mot à mot : ce procédé, aussi facile pour le professeur que fastidieux pour l'élève, semble avoir fait son temps, Dieu merci !

A côté du *cours*, il y a la méthode du *manuel* expliqué par le professeur et appris par l'élève. Ici, avec un travail rendu plus facile, l'esprit fait moins d'efforts, et la mémoire se substituant à l'intelligence, l'étudiant a moins de personnalité. Mais il y a une plus grande précision de doctrine, des notions plus exactes, des développements mieux ordonnés ; et nous n'hésitons pas à donner à ce second système la préférence sur le premier, quand il s'agit de l'enseignement dans les grands séminaires.

La difficulté est de trouver un *manuel* assez court pour permettre au professeur les développements dont profiteront les élèves plus forts, assez substantiel pour permettre aux élèves moins bien doués d'avoir une doctrine exacte. Nous avons ce livre précieux, pour le droit canonique, dans le *Memento juris* de Deshayes. Il n'en existe pas encore de bien réussi dans les autres branches de l'enseignement ecclésiastique.

Cependant, pour la théologie dogmatique, les *Elementa theologiæ* du P. Prével sont bien près de combler cette lacune. C'est un manuel court, précis, dense, renfermant sous peu de mots beaucoup de doctrine (et de la meilleure, très scolastique, thomiste même aux bons endroits), indiquant à l'élève le travail qui lui reste à faire, suffisant à qui l'aura bien compris et voudra le développer. Le professeur, dès lors, se trouve à l'aise pour insister sur les points de controverse ou de tradition qui ne sont que brièvement indiqués dans ce manuel, qui a aussi l'avantage de constituer pour plus tard un aide-mémoire précieux que consulteront rapidement et avec fruit immédiat les prêtres du ministère qui l'auront fréquenté au cours de leurs études de grand séminaire. Ajoutons qu'une intelligente disposition typographique facilite grandement la lecture et met aisément de l'ordre dans la mémoire.

L'auteur, sympathique aux doctrines de l'école thomiste, a puisé aux meilleurs sources et, sans exclusion aucune, a su cueillir partout la bonne formule, le bon argument.

Il a mis à contribution nos modernes auteurs de théologie dogmatique : Franzelin, Palmieri, Mazzella, Hurter, Pesch, Billot, Tepe, Perriot et d'autres.

Nous le voudrions plus condensé encore. Trois volumes in-8° à texte assez compact, c'est beaucoup pour un *abrégé* substantiel à l'usage des élèves de force moyenne ! Comme il s'agit là d'un texte à faire apprendre par cœur, il importe de réduire au minimum le labeur de mémoire et de choisir si bien des formules très suggestives dans leur brièveté calculée, que le travail mnémonique entraîne le moins de fatigue possible.

Dans le genre petit *manuel* de classe, ces *Elementa* sont certainement un très heureux essai, et ce qu'il y a de mieux jusqu'à présent dans nos récentes publications de théologie dogmatique.

Un tome seulement a paru. Il renferme les traités *de Trinitate, de Deo creatore, de Incarnatione, de Mariologia.*

L'ouvrage comprendra trois volumes. Souhaitons que l'auteur réussisse plus tard à les condenser en un seul. Ce serait la perfection.

Histoire de la Philosophie, et particulièrement de la Philosophie contemporaine, par Elie Blanc, professeur de philosophie aux Facultés catholiques de Lyon. — 3 vol. in-12 de 656, 660 et 656 p., à 3 fr. 50 l'un (Lyon, Vitte).

Il y a longtemps que ce livre était impatiemment attendu. Il est le fruit d'un enseignement de vingt ans aux Facultés catholiques de Lyon. Il comble une grande lacune ; et nous n'avons pas, du côté des catholiques, d'Histoire de la philosophie qui puisse seulement entrer en parallèle avec celle-ci. Une large part y est faite à la philosophie du XIXe siècle, qui occupe tout le tome III et la majeure partie du tome II.

Cette *Histoire* est le complément naturel du *Traité de philosophie scolastique* du même auteur. On y retrouvera les mêmes doctrines, exposées non plus dans un ordre abstrait et didactique, mais dans l'ordre vivant de leur apparition et de leur développement, encadrées dans les phénomènes historiques et les détails biographiques qui en expliquent souvent l'origine ou le succès. Les philosophes de second et de troisième ordre n'ont pas été négligés : ils s'intercalent, avec leurs œuvres, souvent remarquables, entre les chefs d'école, qu'ils font mieux comprendre.

L'histoire de la philosophie a d'ailleurs été entendue d'une manière très large, comme la philosophie elle-même : elle comprend l'apologétique ou les justes rapports de la raison et de la foi, la philosophie des religions, celle des sciences, celle du langage, etc. Elle comprend surtout les questions sociales et économiques ; et là-dessus, cent vingt pages du tome III (p. 434-552) vous donnent l'orientation la plus claire et la plus méthodique, la plus rapide et la plus complète, la plus pleinement chrétienne surtout, qui ait jamais été tracée à travers la multiplicité des théories contemporaines et les hésitations de trop nombreux catholiques. Vous avez là la note juste, précise et sans ambages, sur les derniers incidents auxquels ont été mêlés MM. Claudio Jannet, Théry, Dadolle, Joseph Rambaud et MM. de Mun, Lemire, Dehon, Garnier, Naudet, Eug. Veuillot, Goyau, etc. Parmi toutes ces discussions, M. l'abbé Blanc suit, très nettement et très fermement, la même ligne que nous, la ligne d'une absolue docilité aux directions pontificales.

La table des matières est très détaillée. Elle contient les noms de plus de mille philosophes, et permet de trouver immédiatement le renseignement voulu.

De l'origine du Pouvoir, par le P. Taparelli, traduit de l'italien par le P. Pichot, S. J. — 1 v. in-8° de 350 p. — Paris, Lethielleux. Pr. : 5 fr.

Ceux qui connaissent Taparelli, et avaient goûté dans son texte original l'*Esame critico*, reprocheront sans doute au P. Pichot d'avoir changé le titre, et ainsi travesti quelque peu la pensée générale de son auteur. Mais tout le monde sera d'accord pour le féliciter d'avoir mis, en si bonne et si claire langue, cet excellent ouvrage de Taparelli à la portée du lecteur français.

Taparelli est incontestablement un des maîtres, sinon, à plus d'un point de vue, le maître de la philosophie contemporaine du droit naturel et social. Il est malheureusement italien, un peu confus, traînant, sans ordre, difficile à lire dans son texte original.

Nous avions déjà une traduction française, d'ailleurs assez défectueuse, de son grand ouvrage *Essai théorique de droit naturel*, où les défauts de la rédaction primitive se laissaient encore trop apercevoir. Le P. Pichot n'a pas non plus réussi et ne pouvait pas réussir à faire complètement disparaître ces défauts de composition qu'il est très rare de ne pas rencontrer chez les auteurs de langue italienne. Au moins les a-t-il atténués avec une rare habileté en donnant à sa traduction une allure si française que, pour qui connaît les deux, la traduction l'emporte certainement de beaucoup, en clarté et qualité de style, sur l'original.

Les profonds penseurs ne cessent de le répéter : Nous souffrons aujourd'hui d'un grand mal : nous manquons de *métaphysique*, et cela est vrai de la science sociale comme de toutes les autres. Allez un peu au fond des dissertations sans nombre qui ont été écrites depuis seulement dix ans sur les problèmes de droit naturel et public qui sont à l'ordre du jour ; avant d'être arrivés bien loin et d'avoir beaucoup creusé, vous trouverez le sable mouvant, vous trouverez le vide. Qui donc se préoccupe de savoir s'il y a de la philosophie et de la métaphysique dans la question du suffrage universel, de l'origine du pouvoir, dans la théorie des gouvernements représen-

tatifs ? On en raisonne pourtant à perte de vue, un peu partout, sans autre préparation, sans plus de précautions.

Le livre de Taparelli *De l'origine du pouvoir* rendra grand service aux chercheurs et penseurs sérieux qui aiment à aller au fond des choses. Ils trouveront là une philosophie solide, profonde, fortement étayée sur l'observation des faits, tels que l'histoire nous les donne, et sur un raisonnement inductif logiquement inattaquable.

Si quelque docteur futur de la science sociale nous rédige un bon livre manuel, une « Somme » de la philosophie du droit naturel et du droit social, c'est aux deux ouvrages de Taparelli sans doute, à l'*Essai* et à l'*Origine du pouvoir*, qu'il empruntera la plus nutritive substance de sa doctrine.

Nous pensons rendre service au lecteur curieux de pareilles études en lui mettant sous les yeux le sommaire des principales questions traitées dans ce volume : *L'idée du droit. — Le droit et le protestantisme. — Le suffrage universel. — L'autorité sociale (nature, réalité, légitimité de possession). — L'émancipation des peuples adultes. — Idées fausses sur l'âge et la vie des peuples.*

Le socialisme et le droit de propriété, par le P. Castelein, S. J. Un fort vol. in-8° de 600 pp. — Paris, Retaux. Prix : 7 fr.

Les études et monographies de tout genre sur le socialisme et l'analyse du droit de propriété ne manquent point. Malgré cela, nous avons toujours été embarrassé quand il a fallu répondre à cette question fréquemment posée par nos abonnés : « Quel ouvrage consulter pour se mettre au courant des controverses sur le socialisme et la question sociale ? Indiquer s. v. p. un bon livre d'histoire et de sûre doctrine. » Désormais nous renverrons surtout au P. Castelein, un philosophe bien connu déjà et passé maître en érudition ès-sciences sociales et économiques.

Le titre de son livre sur *Le socialisme et le droit de propriété* indique exactement ce qu'il contient, et nous pouvons affirmer au lecteur qu'il donne encore plus qu'il ne promet. Nous avons là une histoire complète des doctrines socialistes, avec discussion analytique approfondie des théories de Platon, de Jean-Jacques Rousseau, de Louis Blanc, de Karl Marx, etc. Inutile de dire que les arguments classiques des utopies économiques de tous les temps y sont l'objet d'une réfutation en règle. L'ouvrage se termine par une solide dissertation sur le droit de propriété, une des plus nettes et lumineuses que nous ayons jamais lues, à laquelle l'auteur a joint un bon commentaire de la fameuse Encyclique *Rerum novarum*.

Ce n'est point encore le « traité » didactique idéal de nos rêves, l'œuvre de maître qui doit fixer d'une manière définitive la formule doctrinale en si difficile matière. En attendant le génie qui nous donnera la « *Somme* » de la philosophie sociologique et économique, nous tenons le livre du P. Castelein pour un des meilleurs, des plus sûrs et des plus suggestifs qu'il soit possible de mettre, à l'heure actuelle, entre les mains de tous ceux qu'intéresse le grand problème actuel de la répartition normale des richesses au sein de la société. Avis aux spécialistes de la « question sociale. »

Prônes catéchistiques *contenant l'explication intégrale du catéchisme du concile de Trente*, par M. l'abbé V. Jaugey, aumônier des Dames de la Compassion, à Saint-Denis (Seine). — Première partie : Le Symbole : 2 vol. in-8 de xx-328 et 362 p., 6 fr. — Sueur-Charruey, éditeur, Arras, et Paris, rue de Rennes, 88.

Sans préambule et sans crier gare, nous présentons à nos lecteurs cet ouvrage comme un chef-d'œuvre de prédication populaire. Il ne plaira pas à tous peut-être ; il ne plaira pas à ceux que nous voyons toujours en quête de « genre moderne ». Mais il ravira tous ceux qui n'ont en vue, dans leur prédication, que l'instruction et l'édification des âmes.

Nous ne sachions pas qu'on ait jamais exposé le Symbole avec autant de simplicité et de clarté, d'exactitude et de richesse doctrinale, de piété et d'onction, toutes qualités qui ne surprendront pas nos lecteurs si nous leur disons que M. Jaugey a enseigné la théologie pendant vingt ans et qu'il est, depuis cinq ans, aumônier de religieuses.

Principes de la doctrine catholique, par le P. Wilmers, S. J. trad. française. — 1 vol. in-8° de 588 pp. — Tours, Mame. Pr. : 7 fr. 50.

Ce livre est destiné à tous les esprits cultivés, croyants ou incrédules, qui cherchent, en peu de pages, l'exposition précise et les preuves des vérités enseignées par la théologie catholique.

Tout en étant plus court que certains catéchismes, ce *Précis* est cependant plus complet ; c'est un ouvrage d'un autre ordre. Le catéchiste peut se contenter d'enseigner les dogmes ; le théologien doit en établir la preuve, les défendre contre les malentendus de l'ignorance et les objections de l'hérésie ou de la mauvaise foi, en montrer l'enchaînement, les rapports et les conséquences.

Si un cours sérieux de religion n'a pas montré l'accord de la raison et de la foi en mettant en pleine lumière le fait de la révélation et la synthèse rationnelle des vérités catholiques, la foi courra un grand danger.

C'est à ce besoin de science religieuse qu'ont répondu dans notre siècle les magnifiques travaux d'exposition dogmatique et d'apologétique des Monsabré, d'Hulst, Hettinger, etc.

C'est aussi pour coopérer à cette grande œuvre de salut que ce livre a été écrit. Ecartant avec soin les termes exclusivement techniques de la scolastique, ne faisant connaître les objections qu'en donnant les principes pour les résoudre, ce livre est tout à la fois un résumé de la théologie et une initiation à une science approfondie de la religion.

L'homme du monde, le savant, l'écrivain s'y instruiront facilement des vérités catholiques. Ceux qui enseignent la religion dans les classes supérieures y trouveront pour eux-mêmes un guide sûr et méthodique, pour leurs élèves un texte précieux, thème inépuisable d'explications et de développements.

Nous n'avons pas à faire l'éloge de l'auteur, le R. P. Wilmers, fort connu en Allemagne. Un de ses ouvrages de théologie en quatre vol. in-8° en est à sa sixième édition. Ce *Précis* a eu lui-même déjà trois éditions dans sa langue originale. La traduction est bien faite, facile à lire : le traducteur a eu l'heureuse inspiration de compléter parfois son auteur en ajoutant au texte des notes et explications fort utiles.

En somme, c'est là un essai assez heureux du manuel de théologie dogmatique *en français* qu'on nous demande si souvent. C'est tout ce que nous avons actuellement de meilleur, dans le genre, au double point de vue de la méthode et de l'orthodoxie doctrinale. Un peu sec peut-être dans sa rédaction, mais ce n'est point là un défaut dans un Précis condensé de toute la théologie catholique. D'ailleurs la sécheresse ne nuit pas du tout à la clarté.

Religion et critique, par l'abbé de Broglie. — Un vol. in-12 de 360 pp. — Paris, Lecoffre. Pr. 3 fr. 50.

Pourquoi M. l'abbé Piat qui édite ce livre, auquel il a donné le titre « *Religion et critique* », l'appelle-t-il *œuvre posthume*, alors que presque toutes les pièces qui le composent ont été publiées du vivant de l'auteur et sont même assez connues ?

Pourquoi surtout M. Piat a-t-il éprouvé le besoin de développer si longuement, dans une préface de 60 pages, ses idées personnelles sur l'apologétique moderne, où nous aurions peut-être bien quelques réserves à faire, s'il ne s'agissait pas ici avant tout de présenter au public une œuvre de l'abbé de Broglie ?

On sait la large place qu'a occupée le savant abbé, professeur à l'Institut catholique de Paris, dans la pléiade de nos apologistes contemporains. « Toujours à l'affût des dangers que pouvait courir l'Eglise, il usa son beau talent à la défendre. » Il avait sa manière de la défendre, il est vrai ; mais, quoiqu'on en puisse penser et dire, il est certain que sa défense a été efficace et que son labeur a porté de bons fruits.

On peut se rendre compte de sa méthode d'apologétique en lisant ce volume *Religion et critique*, où

M. Piat a groupé quelques-unes des plus solides et intéressantes études de l'abbé de Broglie : *Définition de la vraie religion. — Transcendance du Christianisme. — Transcendance du judaïsme. — Religion et sience. — Religion et philosophie.*

Très intéressant à lire, et assez instructif. Mais nous ne voudrions point donner tout cela, livre et préface, comme le *nec plus ultra* de la perfection du genre apologétique.

L'Eglise et la France moderne, par le P. Maumus. O. P. 1 v. in-12 de 300 pp. — Paris, Lecoffre. Pr. 2 fr. 50.

Le P. Maumus est un ardent promoteur de la politique large, éclairée et conciliatrice de Léon XIII. Le livre qu'il vient de publier, *L'Eglise et la France moderne,* est un nouvel appel aux catholiques, pour les engager à se conformer aux intentions du Souverain Pontife, et une étude des principaux problèmes qui semblent séparer les catholiques et les républicains libéraux.

L'auteur s'est proposé d'unir des hommes trop longtemps séparés et d'opposer leurs forces à la marche toujours plus hardie du parti radical-socialiste.

On ne lira pas sans intérêt ces pages où sont traitées les questions les plus graves et les plus vitales de notre temps.

L'auteur a su les rendre attrayantes par une forme élégante qui s'allie à la sûreté de la doctrine théologique.

Notice sur le calendrier pascal des Juifs et des chrétiens depuis Moïse jusqu'à nos jours, pour servir à l'unification du calendrier chrétien, — par l'abbé Mémain, chanoine de Sens. — 1 vol. in-8° de VIII-100 pages, 2 fr., *franco* 2 fr. 25, Paris, Haton.

Le gouvernement russe serait assez disposé à adopter le calendrier grégorien vers l'an 1900. Son exemple entraînerait certainement les petites principautés d'Orient qui suivent encore le calendrier Julien ; et ainsi se trouverait réalisée l'unification du calendrier pour tout le monde chrétien. On sait que le calendrier grégorien, suivi d'abord par les peuples catholiques seuls, a été, depuis plus d'un siècle, adopté par tous les Etats protestants ; le Japon lui-même le suit depuis 1873, pour faciliter ses relations avec les peuples civilisés d'Europe et d'Amérique.

Malheureusement les bonnes dispositions du gouvernement russe sont gênées par les « scrupules religieux » du clergé orthodoxe, qui ne se résigne pas à quitter la Pâque julienne pour prendre la Pâque grégorienne.

Avec une rigueur scientifique et une plénitude d'arguments qui font de sa thèse un vrai monument, M. Mémain établit que seule la Pâque grégorienne est conforme à la tradition religieuse. Il expose les règles pascales données par Dieu lui-même à Moïse, et montre comment ces règles ont été suivies et comprises dans l'ancienne synagogue, suivies par les premiers chrétiens (avec translation au dimanche), maintenues par l'Eglise romaine au concile de Nicée, sauvegardées enfin (1582) par Grégoire XIII contre le retard du calendrier Julien. La Pâque grégorienne est seule conforme à la tradition ; la Pâque julienne au contraire, de 1896 à 2000, ne coïncidera que 20 fois avec la nôtre, et tombera 78 fois à une date trop tardive, en contradiction formelle avec la règle traditionnelle et divine de son institution. En 1983, ce retard ira jusqu'au 8 mai.

Indépendamment donc de toute question de réunion à l'Eglise romaine, la conscience du clergé orthodoxe, loin de l'arrêter, devrait le presser de revenir à notre calendrier. Plaise à Dieu, suivant le vœu exprimé à M. Mémain par le P. Laïs (directeur de l'Observatoire du Vatican), plaise à Dieu que l'unité du calendrier soit « un acheminement vers l'unité de l'Eglise ! »

L'Allemagne catholique au XIX^e^ siècle. Windthorst, ses alliés et ses adversaires, par G. Bazin. — Un vol. in-8° de LVIII-332 pages, 4 fr. Paris, Bloud et Barral.

Une étude sur Windthorst est toujours sûre d'être bien accueillie en France. Outre la biographie proprement dite du héros, on trouvera ici de larges extraits de ses discours ; et ce n'est pas la partie la moins intéressante de l'ouvrage de M. Bazin. Windthorst s'est formé à notre école ; tous les jours il lisait ou se faisait lire quelques pages de nos grands orateurs politiques, de Thiers surtout ; et sans doute nos catholiques français trouveront, à leur tour, d'utiles leçons à prendre à l'école du Centre allemand.

C'est la première étude de quelque importance qui nous est donnée en France sur Windthorst. Espérons que ce ne sera pas la dernière. Elle est lourde et diffuse, mal digérée et mal exposée, et ne saurait prétendre à être définitive. M. Bazin (p. VI) indique ses sources, qui sont au nombre de deux, l'une allemande, Majunke, et l'autre française, M. Kannengieser. C'est peu de se borner aux « souvenirs si précis » de Majunke, qui sont surtout souvenirs de journaliste et ne brillent pas par la précision. M. Bazin eût dû rappeler le *Windthorst* de l'abbé Denzenbach, qui est, on peut le dire, « classique » en Allemagne (1 vol. petit in-8° de 624 pages, Trèves, Imprimerie Saint-Paulin, 1892). — Et en français, il y a encore une autre source, oh ! bien modeste et bien cachée : si modeste, qu'elle ne savait même pas qu'elle pût jamais devenir source ; si cachée, que M. Bazin a cru pouvoir y puiser largement, sans la compter au nombre de ses sources. Une seule fois (p. 52), il met cette note : « L'*Ami du Clergé* ». Mais c'est tout le long du volume, et dès l'introduction, que nos lecteurs retrouveront épars les lambeaux de nos articles de 1896 et même de 1892. Et les emprunts sont parfois défigurés : par exemple, p. 54, M. Bazin attribue à Heereman (député du Centre) ce mot qui est de *Hermann* de Mallinckrodt lui-même (*Ami* 1896, p. 181 ; cf. Pfülf, p. 14) : « Vous êtes vraiment un peuple uni de frères, vous tous enfants de Mallinckrodt ! » P. 51, on nous parle de l'amitié qui unit « Ketteler et Joseph de Stolberg » : quand on dit Ketteler tout court, c'est de l'évêque qu'il est question, Wilhelm Emmanuel de Ketteler ; or, ici, c'est de Wilderich de Ketteler qu'il faut parler (*Ami*, p. 178). A surveiller aussi l'orthographe des noms propres : ne pas écrire constamment Wirschow pour Virchow, Frankenstein pour Franckenstein, etc. — Pauvre *Ami*, comme on te dépèce ! *disjecti membra amici.*

A travers l'Orient, *Etudes d'histoire religieuse,* par l'abbé Pisani, professeur à l'Institut catholique de Paris. — 1 vol. in-8° de 340 pp. Paris, Bloud et Barral.

M. Pisani publie le cours qu'il a professé l'an dernier, devant les élèves de l'Institut catholique de Paris, sur l'histoire des Eglises d'Orient.

Il est peu de questions qui préoccupent davantage le clergé à l'heure actuelle. Nous avons été maintes fois mis en demeure de donner là-dessus des explications et références bibliographiques à nos lecteurs. Nous regrettons beaucoup de n'avoir pas eu plutôt entre les mains le précieux volume dont nous annonçons ici la publication. Il n'en est guère, si même il en est, qui méritent mieux d'être chaudement recommandé à tous ceux qu'intéresse le problème historique et doctrinal des Eglises séparées. Voici d'ailleurs le sommaire des sujets qui s'y trouvent traités.

PREMIÈRE PARTIE. — Les Eglises d'Orient jusqu'au concile de Florence (*Les Eglises d'Orient. — Les Nestoriens. — Le Monophysisme. — Le schisme grec. — Les Slaves* (Serbes, Bulgares, Russes). — *Le concile de Florence*).

DEUXIÈME PARTIE. — Les Eglises d'Orient depuis le concile de Florence *(Le patriarcat de Constantinople. — Les Russes. — Les Slaves du Sud. — Les Roumains et les Hellènes. — Les chrétientés orientales d'Asie. — Les Abyssins et les Coptes. — La France protectrice de l'Eglise dans le Levant).*

Les chercheurs de documents devront s'adresser ailleurs, aux sources connues de cette histoire, dont l'auteur donne une suffisante bibliographie au début de son livre. M. Pisani s'adresse à une autre catégorie de lecteurs ; il vise, si l'on peut ainsi dire, moins haut et plus loin.

La question des Eglises d'Orient passe à bon droit pour fort embrouillée et d'étude extrêmement difficile, à cause de l'infinie complexité historique et dogmatique des éléments qui s'y trouvent en jeu. M. Pisani démêle

tout cela avec une aisance et une clarté admirables. Impossible, croyons-nous, de mieux éclairer un si obscur sujet, d'intéresser avec plus d'art le lecteur, même ignorant des premiers éléments du problème, au sort de ces « Eglises séparées » que l'auteur aime d'une passion communicative et dont il parle avec une incontestable compétence, pour les avoir vues et étudiées d'assez près.

Ajoutons que ce livre arrive à son heure, ce qui est pour lui une chance de plus d'obtenir tout le succès que sa valeur intrinsèque lui mérite. Nos « frères séparés » sont aujourd'hui plus que jamais l'objet d'une sollicitude toute spéciale de la part du Saint-Siège. L'Eglise d'Orient n'est pas perdue sans ressource. Léon XIII n'a ménagé aucun effort pour dissiper chez elle de fâcheux préjugés et toucher les cœurs. Qui sait l'avenir que Dieu lui réserve ?

Nous félicitons sincèrement M. Pisani d'avoir apporté sa large et, croyons-nous, très efficace contribution à un retour d'opinion en faveur de nos frères schismatiques. Son livre est plus qu'une belle et forte page d'histoire religieuse ; c'est une bonne œuvre qui portera ses fruits. Nous ne saurions autrement ni mieux dire pour en faire tout l'éloge qu'il mérite et en recommander vivement la lecture à nos confrères.

Un Père de jeunesse, ou vie de M. de Préville, prêtre de la Congrégation des Frères de Saint-Vincent de Paul, 1845-1894, par l'abbé E. Occre, du diocèse d'Arras. — Un vol. in-8 (avec portrait) de 304 p., 3 fr. Paris, Gaume.

Vie admirable d'un prêtre que sa naissance destinait aux plus brillants succès dans le monde aristocratique, et que l'appel de Dieu voua à l'évangélisation des enfants des ateliers. Etudiant à Paris, très recherché dans sa mise, très ami du monde et de ses divertissements, il suit, non sans hésitation, un de ses camarades au patronage Saint-Charles. C'est là que la grâce de Dieu l'attendait. Aussitôt sa vocation connue, il entre au séminaire ; et nous le retrouvons successivement directeur de collège, aumônier d'orphelinat, et surtout fondateur de patronage (à Boulogne-sur-Mer). Tous ceux qui s'occupent d'œuvres de jeunesse devront le suivre sur ce nouveau terrain, et admirer comment il sut, dans son patronage naissant, développer, avec les vertus et la joie chrétiennes, l'esprit d'apostolat, cet esprit qui est de l'essence même du christianisme, qui n'est qu'une forme, une manifestation de cette charité dont Jésus-Christ a fait la marque distinctive de ses disciples.

La fin de cette vie de dévouement fut digne de ses débuts. M. de Préville entra chez les Frères de Saint-Vincent de Paul, abandonnant son œuvre pour en assurer l'avenir. Maître des novices et visiteur de sa Congrégation, il revint ensuite à son cher patronage de Boulogne pour y terminer sa vie d'apostolat.

Une Fille de France : La Bienheureuse Jehanne, 1464-1505, par la comtesse de Flavigny. — Un vol. in-12 de 368 p., 3 fr. 50. Paris, Lecoffre.

La Bienheureuse Jeanne de Valois, fille de Louis XI et première femme de Louis XII, avait déjà trouvé, voilà une dizaine d'années, un admirable historien en M. de Maulde. L'étude que nous offre aujourd'hui M^me^ de Flavigny n'en est pas moins nouvelle, ni moins attrayante. M. de Maulde avait surtout envisagé, dans la Bienheureuse, la princesse, la reine, le côté historique. C'est le côté intime qui attire surtout M^me^ de Flavigny ; et c'est une admirable vie de sainte qu'elle nous donne, l'histoire d'une âme terriblement éprouvée de Dieu et que ses épreuves mêmes ont conduite à la perfection.

Trois parties : 1° La jeune fille, disgraciée de la nature, oubliée par sa mère, exilée par son père, mariée contre son gré à un époux à qui le roi force la main. — 2° Jehanne duchesse d'Orléans : délaissée et méprisée par son mari, qui ne tient compte ni de son dévouement ni de ses conseils. — 3° Enfin, lorsqu'elle devient reine, c'est pour voir Louis XII s'empresser de demander à Rome l'annulation de son mariage, lui infligeant les hontes d'un procès où aucune torture morale ne lui fut épargnée, et la reléguant au rang des plus humbles sujettes.

A chaque phase de cette triste existence correspondent des vertus surhumaines, qui trouvent leur couronnement dans la vie religieuse et la fondation de l'Annonciade.

Voilà une vie de sainte comme il nous en faudrait beaucoup : pleine de doctrine spirituelle, pleine de tendresse aussi et de piété, bien écrite, et, ce qui ne gâte rien, documentée avec une abondance et un sens critique que pourraient envier les plus exigeants.

Les Convertis dans l'Evangile, par l'abbé Henry Bolo, vicaire général de Laval. — Un vol. in-12 de 324 p., 2 fr. 50, franco 3 fr. Paris, Haton.

La Résurrection de N.-S. J.-C., par le même. — Un vol. in-12 de 328 p., 2 fr. 50, franco 3 fr. Paris, Haton.

Maintes fois déjà nous avons présenté à nos lecteurs les œuvres de M. Bolo. Ses *Convertis* se recommandent d'eux-mêmes, et le titre suffit à en dire l'objet. La langue nous en semble même plus nerveuse que d'habitude, et l'éloquence plus pénétrante. Peut-être est-ce parce que ces pages ont été prêchées (carême 1896) avant de recevoir la rédaction définitive. Nous-même avons reproché à M. Bolo la note amère, excessive, qui s'échappe de certains de ses livres, comme *Du mariage au Divorce*, ou *Décadents du Christianisme*. Ici au contraire, comme dans les *Sublimités de la Prière*, comme dans *Contemplations eucharistiques*, c'est la note tendre, la note onctueuse, la note évangélique qui seule résonne. Impossible de donner un commentaire plus émouvant, plus attirant, de la parole du Sauveur : *Non veni vocare justos sed peccatores.* Impossible de mieux dégager ce qu'il y a d'adorablement pratique et vivant, pour chacun de nous, dans la conversion de l'Enfant prodigue, de saint Pierre, de saint Paul, de saint Thomas, de saint Mathieu, de Zachée, du Bon Larron, du Centurion, de la Samaritaine, de Marie-Madeleine.

Quant à la *Résurrection de N.-S. J.-C.*, c'est le tableau de la journée de Pâques (p. 1-180) et des épisodes qui ont marqué les quarante jours suivants (p. 181-271), avec un admirable chapitre final sur les qualités des corps glorieux ; — mais un tableau comme M. Bolo seul en trace ; et vous savez quelle lumière, quelle chaleur il excelle à dégager des moindres circonstances de l'Evangile, des textes parfois les plus inaperçus. Ecoutez son début : « Pour ceux qui regardent en arrière et interrogent, tour à tour, les ombres et les splendeurs dont fut environné le sépulcre de Jésus, il est admirable de voir comment Dieu a fait tourner en invincibles arguments, d'une part, cet écroulement de tout ce qui était favorable au Crucifié ; d'autre part, cette exaltation, ce triomphe de tout ce qui lui était contraire. Le jour de la résurrection, tout devint, en effet, autour du grand miracle, témoin ou témoignage : la consciencieuse férocité des bourreaux, l'incrédulité des apôtres, le découragement des disciples, le mensonge des soldats, la haine du Sanhédrin, la brutalité romaine, les minuties de la loi, le dogmatisme des Pharisiens et des Saducéens, et même le deuil éploré et sincère des femmes. »

Œuvres complètes de Mgr Barbier de Montault, tome XI. — 1 vol. in-8° de 600 pp. — Poitiers, Blay.

On nous envoie ce tome XI des œuvres de Barbier de Montault. Nous ne pouvons que le signaler à l'attention de ceux qui ont déjà les précédents. Nous remettons à plus tard une étude d'ensemble sur l'œuvre complète de Mgr Barbier de Montault. Cette publication en vaut la peine.

Le fond et la forme, par Maryan et Béal, 1 vol. in-12 de 300 pp. — Paris, Bloud et Barral. — Prix : 3 fr. 50.

Il peut paraître étrange de nous voir présenter au clergé un livre qui porte en sous-titre : *Le savoir-*

vivre pour les jeunes filles. A vrai dire, nous avons hésité un instant. La lecture du volume nous a vite montré en quoi nos confrères pourraient tirer bon parti de ce manuel de civilité, de politesse, de maintien et de bon ton, à l'usage des jeunes filles.

Tout en restant membres du catéchisme de persévérance et « Enfants de Marie, » ces demoiselles peuvent se trouver obligées de vivre dans le monde, conformément aux exigences de leur rang et de leur situation de famille. Elles pourraient alors lire avec beaucoup de fruit *Le fond et la forme* où on leur apprend l'art de garder toujours un *fond* chrétien, très pieux même, irréprochable à tout point de vue, sous une *forme* extérieure de manières, de langage et de relations sociales, toujours discrètes et suffisamment mondaines pour assurer la juste conciliation d'une piété délicate et avancée avec les exigences courantes et inévitables de la vie sociale.

Ce petit livre est plein de fines observations et de très utiles conseils pratiques pour se bien tenir au milieu du monde. MM. les curés peuvent le recommander en toute sûreté à leurs jeunes paroissiennes. Nous ne disons rien du profit qu'il en pourraient, peut-être, dans certains chapitres, tirer pour eux-mêmes.

Prædica verbum, par H. Vernhet, 1 vol. in-12 de 400 pp. — Paris, Tolra. — Prix : 3 fr.

M. Vernhet, missionnaire apostolique, a cédé, comme tant d'autres, à la tentation de voir imprimés ses sermons. Il offre au public dans ce petit volume des « conférences, sermons, homélies, allocutions de circonstances, » tout cela un peu mêlé, sans plan d'ensemble, et portant sur des sujets fort différents. Voici les principaux :

Divinité de Jésus-Christ. — Triomphe de l'Eglise. — Violation du dimanche. — La vraie liberté. — L'Enfer. — La mort. — Le jugement. — Sainte Madeleine. — Panégyrique de la sainte Vierge. — La Chananéenne.

Les Saintes Ecritures et Jésus-Christ, méditations à l'usage du clergé et des laïques instruits, par M. le chanoine Besselière, aumônier. — Fort vol. in-8 de 510 p. — Pr. 4 f., franco, 4 f. 60. — Marseille, Librairie salésienne, 78, rue des Princes.

Deux cents soixante-treize courtes, mais très substantielles méditations, où l'on trouve la « synthèse de la doctrine chrétienne à l'aide du texte sacré, » ainsi que le porte, sans exagération ni trompe-l'œil, le premier titre du volume.

C'est une idée très heureuse que d'avoir ainsi cherché dans les Livres Saints les traits essentiels de la théologie catholique, tous ceux qui sont nécessaires pour la vie surnaturelle : la Bible est la première source des vérités qui sauvent, et c'est pour avoir substitué au Nouveau comme à l'Ancien Testament toutes sortes de paroles plus humaines que divines, qu'on a formé chez tant d'âmes cette spiritualité toute sentimentale, qui chavire à la première saute de vent.

Le P. Tissot, dans sa *Vie intérieure simplifiée*, avait marqué très fortement une réaction contre cette dangereuse tendance, et son petit livre est un « manuel » très précieux de saine « vie intérieure. » Les âmes qui l'ont goûté feront leurs délices des *Saintes Ecritures et Jésus-Christ ;* c'est la même idée qui a guidé les deux auteurs : parler surtout à l'intelligence, de manière à éclairer la foi. Car, en somme, c'est toujours la raison qui doit montrer la route à la volonté ; autrement, celle-ci court grands risques de s'égarer.

La nécessité de la lecture des Saintes Ecritures et les conditions requises pour les bien lire et bien entendre, puis la nécessité de la révélation, tels sont comme les « prolégomènes » de cette Théologie méditée. Viennent à la suite des méditations sur Dieu, la création et la chute, sur le Christ sauveur, promis, figuré, venu, prêchant, mourant, et laissant son Eglise et les sacrements pour continuer son œuvre de rédemption tout le long des siècles.

On ne saurait croire les richesses théologiques renfermées dans cet ouvrage. A ce titre, nous le recommandons spécialement aux prêtres et aux laïques « instruits » : bien qu'il soit d'une lecture très abordable, il faut, pour en creuser les idées, plus d'instruction chrétienne qu'on n'en trouve chez le commun des personnes du monde... Il est vrai que celles-ci ne font guère de fortes méditations !

Traité des saints Ordres, par M. Olier, 1 v. in-32, 10e éd. Paris, Roger. Pr. : 1 fr. 50.

Tout le monde connait le *Traité des saints Ordres* du vénérable M. Olier. La maison Roger vient de le rééditer en format bijou in-32, caractères elzéviriens, texte encadré de filets noirs. C'est vraiment une œuvre artistique dont il convient d'autant plus de féliciter les éditeurs que, malgré le soin apporté à cette réimpression, le prix du volume reste fort modique et abordable à toutes les bourses. A mettre à côté de l'*Imitation,* après le *Novum,* dans la bibliothèque du séminariste et du prêtre.

La retraite du Sacré-Cœur, par le P. Dehon, 1 vol. in-32 de 400 pp. Casterman. — Prix : 1 fr. 60.

Petit recueil de quarante pieuses méditations sur l'*amour* divin, ce qui est peut-être exagérer un peu le symbolisme du Sacré-Cœur. Tout le monde ne goûtera probablement pas la méthode de l'auteur, qui consiste à faire parler tout le temps Notre-Seigneur lui-même à l'âme qui médite.

Ces méditations sont bien écrites et abondamment nourries d'Ecriture sainte. On peut en conseiller la lecture aux fidèles.

Energie et Liberté, par Mgr Elie Méric, ancien professeur à la Sorbonne. — Un vol. in-12 de 400 p., 3 fr. 50. Paris, Téqui.

Magnifique apologie de la foi par la morale. Dans son introduction (p. 1-35), Mgr Méric nous redit, avec l'éloquence ardente et nerveuse que tout le monde sait, les causes de l'abaissement des caractères au temps présent. — Puis, première partie, il nous donne la théorie philosophique et théologique de la liberté, de sa vie et de ses ressorts, de sa décadence sous l'action des passions, de son relèvement par le sacrifice. — Enfin, deuxième partie : nécessité de l'énergie dans la volonté, insuffisance des moyens naturels, nécessité de la religion. Tableau idéal de l'homme de caractère et de la formation du caractère sous l'action de Dieu.

Nous recommandons ce livre à la jeunesse surtout et à ceux qui s'occupent de la jeunesse. Ils y trouveront les plus beaux élans et les plus profondes vues pédagogiques.

Somme des Grandeurs de Marie, *ses mystères, ses excellences, son culte,* par l'abbé Jourdain, du diocèse d'Amiens. — 7 vol. in-8o de 6 à 800 pages chacun, net 40 fr. — Paris, H. Walzer, rue de Mézières, 7.

C'est un monument que M. l'abbé Jourdain vient d'élever à la sainte Vierge. Avec une modestie qui lui fait le plus grand honneur et qui n'étonne pas chez un fervent de Marie, il y met très peu du sien et s'efface presque continuellement derrière les Pères, les théologiens et les orateurs sacrés dont il nous donne la substance.

Cinq parties : Marie dans la pensée de Dieu et dans la Sainte Ecriture ; — Marie pendant sa vie mortelle ; — Marie au ciel (ses rapports avec Dieu et avec les créatures) ; — Marie dans l'Eglise : honneurs qui lui sont rendus ; — Marie dans la chaire chrétienne (t. v, vi et vii) : sermons d'après les Pères et les orateurs sacrés de tous les siècles, ou analyses et plans de leurs discours.

Nous vous recommandons surtout la première partie : *Marie dans la pensée de Dieu et dans la Sainte Ecriture* (1 vol. de 720 p.) Vous y trouverez une « Somme » admirablement complète de toutes les figures et images de Marie dans l'Ancien Testament, avec les merveilles qu'en ont tirées les Pères. Et vous verrez que, si tout dans l'Ancien Testament nous parle de Jésus-Christ, tout nous y parle aussi de Marie. Rien ne nous fait mieux pénétrer dans les grandeurs et les beautés profondes de l'économie de la Rédemption que cette corres-

pondance entre les deux Testaments. Les Pères en faisaient un thème ordinaire de leur prédication ; et c'était un thème autrement fécond, autrement riche de doctrine et de poésie, que notre éloquence trop souvent vide de sens et de piété.

(L'éditeur envoie, de cette *Somme*, des prospectus avec Table des matières suffisamment détaillée).

L'hystérie, sa nature, sa fréquence, ses causes, ses symptômes et ses effets, par l'abbé Touroude. — Un vol. in-12 de 400 pp. — La Chapelle-Montligeon (Orne).

Beaucoup de prêtres seront heureux d'apprendre qu'il existe un bon livre où ils sont assurés d'apprendre bien des choses intéressantes et absolument utiles sur la maladie à la mode, l'*hystérie.* En a-t-on assez parlé de cette fameuse névrose, dans ces derniers temps, à propos des controverses sur l'hypnotisme, après les fameuses expériences de Charcot à la Salpêtrière, de Bernhein à Nancy ! Et qui sait au juste ce que c'est que l'*hystérie*, la prétendue clef de toutes les merveilles d'ordre supra-naturel, divin ou diabolique ? Qui voudrait la définir, parmi tous ceux qui en parlent si couramment ? Personne peut-être ! Les médecins eux-mêmes sont loin de s'accorder là-dessus. Et pourtant, l'hystérie est bien une maladie déterminée, à diagnostic même assez caractérisé, au moins dans ses grandes lignes. Il importe au prêtre, aux supérieurs et supérieures des communautés religieuses, de savoir la reconnaître à temps, et, au besoin la guérir ou en atténuer les accidents ; car elle se rencontre aussi bien dans le cloître qu'au foyer conjugal ; et les excentricités nerveuses dont elle est la source intéressent au plus haut point l'art de la direction spirituelle des âmes.

L'étude publiée par M. Touroude est très suffisante pour éclairer le lecteur sur tout ce qu'il est bon de savoir en pareille matière. C'est un prêtre qui écrit pour l'instruction de ses confrères. Il veut être lu par des prêtres et même par des religieuses. C'est assez dire le soin délicat qu'il a apporté à la rédaction de son livre. Les gens de science trouveront qu'il y a là trop peu de médecine, de physiologie surtout. Nous trouvons, nous, et en bonne connaissance de cause, qu'il y en a juste assez pour donner sur l'hystérie et ses manifestations les plus ordinaires les renseignements utiles que peuvent mettre à profit les confesseurs et directeurs de pauvres personnes affligées de cette maladie.

C'est un livre de vulgarisation et un conseiller pratique que M. Touroude offre au clergé, et non point un ouvrage de clinique, ni même, à proprement parler, de thérapeutique, au sens médical du mot. Il faut le remercier d'avoir fait pour nous un travail de recherches et de compilation scientifiques qui n'est pas à la portée du premier venu. Avec lui on sait ce que pense de l'hystérie la science d'aujourd'hui, et aussi ce qu'en pensent la philosophie et la théologie catholiques, ce qu'en doivent penser et conclure pratiquement les éducateurs de la jeunesse, les directeurs d'âmes, les supérieurs de maisons religieuses, les mères de famille. Fasse le ciel que ce livre ait beaucoup de lecteurs et de *lectrices :* nous le tenons pour un des meilleurs services rendus depuis longtemps à la cause des saints dont on voudrait faire des hystériques, à la cause de la morale privée et publique, et à la bonne direction de la vie chrétienne chez les âmes pieuses, parmi lesquelles cette fâcheuse maladie compte beaucoup plus de victimes qu'on ne le croit généralement.

Lettres apostoliques de Sa Sainteté Léon XIII, tome IV. 1 vol. in-12. — Paris, Roger. Prix : 1 fr.

Continuation de la publication des Encycliques de Léon XIII commencée sous la direction de M. l'abbé Pagès. Cette série fait partie de la collection des *Bons livres* à 1 fr. le volume. Le tome IV des Encycliques et Lettres apostoliques de Léon XIII va du 20 juin 1894 au 20 septembre 1896. On y trouve le texte latin accompagné, en regard, d'une bonne traduction française. Très précieux pour ceux qui veulent avoir sous la main, *à très bon marché*, la collection complète des documents apostoliques publiés sous le pontificat de Léon XIII, que Dieu nous garde longtemps encore !

La jeunesse à l'école de Corneille et de Racine. *Allocutions du dimanche,* par l'abbé Pergeline, supérieur honoraire de l'externat des Enfants-Nantais. — 1 vol. petit in-8 de 392 p., prix 3 fr. 50. Nantes, Lanoë-Mazeau.

Corneille, Racine, allocutions du dimanche : voilà des mots qu'on n'est guère habitué à voir ensemble, Et l'on a tort. S'il y a de bonnes leçons, des leçons de religion et de morale, à tirer de nos classiques, c'est pour nous un devoir de les en tirer. L'instruction ne doit pas se séparer de l'éducation ; et jusque dans nos maisons libres, on cède trop souvent à la manie du siècle, qui est de tout laïciser, alors qu'il serait si facile de christianiser même les classiques païens. Nous enseignons à nos élèves la littérature, la philosophie, les sciences : dans tout cela il y a des parcelles de vérité et de beauté, et donc des manifestations de Dieu. Dieu est un ; il a marqué du sceau de l'unité et de l'harmonie tout l'ensemble des choses humaines ; les sciences ne progressent qu'en se ramenant à l'unité, et l'éducation ne mérite ce nom que si elle ramène à l'unité, à l'unité en Dieu et par Dieu, toutes les puissances de notre âme.

J'entends d'ici certains préparateurs au baccalauréat : Et le programme ? — Essayez de M. Pergeline, et vous verrez combien mieux vos élèves pénètreront les beautés dramatiques de Corneille et de Racine, si vous en dégagez toute la saveur morale et religieuse qu'elles recèlent. *Quærite primum regnum Dei, et hæc omnia adjicientur vobis.*

Les Amis des Saints, par Ch. d'Héricault. — 1 vol. in-12 de 252 p., 2 fr. Paris, Gaume.

On s'attache trop souvent, quand on parle des saints, aux côtés extraordinaires par où ils échappent à notre imitation. Combien il serait plus édifiant de les montrer plus près de nous, dans ce que leur vie de tous les jours offre d'admirablement pratique pour chacun de nous ! C'est ce qu'avait fait déjà M. d'Héricault dans ses *Mères des Saints* ; et c'est ce qu'il continue dans ses *Amis des Saints*. Les saints approchent de Dieu plus que nous ; ils ont donc au cœur de plus purs trésors de tendresse. Ils ont été des modèles non pas seulement d'austérité et de grandeur surhumaine, mais aussi de toutes les vertus qui font les hommes aimables. Ils ont eu, comme on disait autrefois, « cœur de lyon et cœur d'agnel. » — Après quelques chapitres sur l'amitié au temps des persécutions des trois premiers siècles, M. d'Héricault consacre la majeure partie de son volume aux amitiés des grands fondateurs d'ordres, saint Benoit, saint Bruno, saint Dominique, le B. Jourdain de Saxe, saint François d'Assise et saint Ignace de Loyola. Il nous montre, à côté des grandeurs de leur œuvre, les douceurs attentives, attendries, candides, de leur cœur. Il nous dit « même la gentillesse de leur âme, afin qu'il soit bien clair que notre Mère la Sainte Eglise, si elle nous mène vers Dieu par la voie douloureuse de la patience, de l'humilité et de la souffrance, n'a arraché du chemin ni les fleurs naïves, ni les fraîches senteurs, ni les innocentes visions. »

Voltaire et le voltairianisme, par Nourrisson, membre de l'Institut. — Un gr. vol. in-8° de 670 pp. — Paris, Lethielleux. Prix : 7 fr. 50.

Quoi qu'on fasse, la physionomie exacte de Voltaire sera toujours difficile à saisir. Le personnage a trop souvent changé de masque pour que ses biographes et critiques ne soient pas fort embarrassés dans le choix des traits caractéristiques qui doivent fixer pour la postérité le portrait *ne varietur* du patriarche de Ferney.

Après beaucoup d'autres, M. Nourrisson, distingué professeur au Collège de France, et bon catholique, s'est essayé à écrire une histoire de Voltaire et de son œuvre. Nous disons une *histoire* et, cette fois, c'est le mot juste. Nous avons là Voltaire intime tel qu'il est, dans toutes les phases de sa vie, « Voltaire peint par lui-même, » car M. Nourrisson est un écrivain de la

nouvelle école, où il est de règle absolue qu'on ne raconte pas un fait, qu'on n'aventure pas une appréciation qui ne soit justifiée par un document correspondant. C'est donc sur les documents originaux — et l'on sait qu'ils ne manquent pas ! — que ce curieux et très bon livre a été rédigé.

Curieuse, cette nouvelle histoire de Voltaire et de son œuvre l'est assurément, par le luxe même des pièces, citations et références originales mises en jeu. M. Nourrisson s'efface, et, en somme, met le moins possible du sien dans sa rédaction. Voltaire, le Voltaire vrai, se dégage tout spontanément aux yeux du lecteur, de l'ensemble de ces pages qui sont comme autant de feuillets intimes autobiographiques, écrits et signés par Voltaire lui-même ou par ses contemporains qui l'ont le mieux connu et « pratiqué. »

Nous aimons beaucoup cette manière d'entendre l'histoire, et si nous avons lu déjà avec plaisir et fruit beaucoup d'excellentes études sur Voltaire, celle de l'abbé U. Maynard par exemple, nous n'en avons pas rencontré encore qui donne plus que celle-ci la sensation de l'histoire parlante et vécue, qui engendre par conséquent des jugements plus solides et plus vrais sur le fameux personnage.

Pour un peu, nous dirions que M. Nourrisson n'a pas voulu être peintre, ce qui est toujours périlleux en fait d'histoire, mais photographe, ce qui est toujours plus sûr, sinon plus récréatif pour l'auteur et même aussi pour le lecteur.

L'ouvrage comprend deux parties : la première, singulièrement intéressante, est consacrée à la biographie de Voltaire. On y apprend beaucoup de choses connues déjà ; mais on les y voit là éclairées d'un jour nouveau, tant l'auteur sait habilement se dissimuler derrière la toile et laisser à son héros le soin de se présenter lui-même sous ses couleurs et dans sa vie propres.

La seconde partie, le *Voltairianisme* — un mot que nous n'aimons guère — est consacrée à l'œuvre philosophique, morale et politique de Voltaire. C'est là surtout que l'auteur nous parait exceller à dégager du fatras caméléonique des innombrables ouvrages du philosophe de Ferney, les bonnes conclusions et critiques qui en font saisir la trame cachée et comme l'inspiration d'ensemble ; car il y a dans tout cela plus d'unité qu'on ne croit. M. Nourrisson le démontre assez clairement, et peut-être donne-t-il sur l'homme et son œuvre la formule définitive qui restera, en concluant qu' « il s'est moqué de tout. »

LITURGIE

Q. — 1° Dans l'oraison *Deus qui nobis* de la Dédicace, à quoi s'ajoute l'adjectif *incolumes* ? Ne serait-ce pas à *nos* oublié ?

2° Dans la Postcommunion de la messe des SS. Fabien et Sébastien, 20 janvier, pour quel nom est le pronom *cujus* ? Dans cette même postcommunion à la messe *Lœtabitur* du commun d'un martyr, ce *cujus* est pour le nom du martyr dont on fait la fête. Dans la fête de plusieurs martyrs, n'est-ce pas *quorum*, et non *cujus* qu'il faudrait ?

R. — Ad I. *Incolumes* se rapporte à *nos* sous-entendu, mais non oublié. *Nos* peut être sous-entendu à cause de *nobis* qui précède ; n'étant pas nécessaire, il n'est pas oublié, bien qu'il soit omis.

Ad II. *Cujus* représente *divini muneris* : il doit donc être toujours au singulier, qu'il s'agisse d'un ou de plusieurs martyrs ; nous demandons d'éprouver, par l'intercession du ou des saints martyrs, l'effet heureux du divin sacrifice.

Q. — L'*Ordo* du diocèse où j'habite, porte qu'on peut donner la communion aux fidèles le samedi saint, pendant la messe et après la messe. Et de fait on a donné ce jour-là de très nombreuses communions dans toutes les églises de la ville, pendant la messe et après. Pourquoi donc les prêtres regardent-ils faire les fidèles, sans communier eux-mêmes, comme ils l'ont fait le jeudi saint ?

R. — Si l'indult ne distingue pas entre les prêtres et les laïques, on pourrait donner la communion aux uns comme aux autres, si on ne regarde que l'indult. Mais à côté de cette règle ne se trouve-t-il pas une coutume, ayant force de loi comme toute coutume qui possède les conditions requises, et qui explique pour les prêtres l'abstention de dire la sainte messe dans ce sens qu'ils ne doivent pas communier ?

Q. — 1° Que penser d'un jour octave, par exemple, l'octave de sainte Geneviève, tombant durant l'octave de l'Epiphanie, qui n'admet que la dédicace ou le patron ?

Puisque la Congrégation a décidé que cette fête, si elle est patronale, doit avoir une octave, il faut savoir si le jour octave peut se faire durant l'octave de l'Epiphanie.

2° Ce sont bien les leçons de la vie du saint que l'on doit désormais dire le jour octave d'une fête patronale, au 2e nocturne, quand on n'en a pas de propre pour ce 2e nocturne du jour octaval ?

R. — Ad I. La sacrée Congrégation des Rites ayant décidé que la fête de sainte Geneviève est une fête patronale, elle doit avoir son octave. Jusqu'à décision contraire, il faudrait faire commémoraison de l'octave de sainte Geneviève le jour où elle tombe, pendant l'octave de l'Epiphanie, car si ces jours n'admettent pas une fête autre que la fête patronale ou du titulaire, ils admettent cependant la commémoraison même d'un simple. A moins que l'on ne doive classer l'octave de l'Epiphanie parmi les fêtes privilégiées ou les jours faisant cesser les octaves, comme la fête de la Pentecôte, le mercredi des cendres et le 17 décembre ; mais aucun texte authentique n'en fait mention. Nous croyons donc qu'il faut faire commémoraison et des jours *infra octavam* et du jour octave.

Ad II. Un décret du 12 février 1884 (Alben.) a établi que les leçons du 2e et du 3e nocturne du jour octave d'une fête, lorsqu'il n'y en a pas d'approuvées par le Saint-Siège soit pour une église en particulier soit pour un diocèse, doivent être prises dans l'*Octavarium Romanum*, si on s'en sert ; ou dans le cas contraire on prend les leçons du jour de la fête.

Q. — Les statuts diocésains permettent d'exposer le Saint-Sacrement pendant la messe et pendant les vêpres, le jour de la fête patronale, et de donner la bénédiction après vêpres.

Aussi dans beaucoup d'églises la reposition se fait après la messe sans bénédiction et sans cérémonie. Est-ce correct ? Toute exposition ne doit-elle pas être suivie de la bénédiction du Saint-Sacrement ?

R. — S'il y a une corrélation habituelle entre l'exposition, la reposition et la bénédiction du Saint-Sacrement, elle n'est cependant pas nécessaire. Si l'évêque permet la bénédiction seulement